

E S S A I

S U R

L'É T U D E

D E L A

LIT T É R A T U R E.



Suivant la Copie,

A L O N D R E S:

Chez T. BECKET & P. A. DE HONDT.

M D C C L X I I.

1 A 2 2 1

1 A 2 2 1



1 A 2 2 1

1 A 2 2 1

Des
TO
EDWARD GIBBON, Esq.

Dear Sir,

No performance is, in my opinion, more contemptible than a Dedication of the common sort; when some great man is presented with a book, which, if Science be the subject, he is incapable of understanding; if polite Literature, incapable of tasting: and this honor is done him, as a reward for virtues, which he neither does, nor desires to, possess. I know but two kinds of dedications, which can do honor either to the patron or author. The first is, when an

— D E D I C A T I O N . —

unexperienced writer addresses himself to a master of the art, in which he endeavours to excel; whose example he is ambitious of imitating; by whose advice he has been directed, or whose approbation he is anxious to deserve.

The other sort is yet more honorable. It is dictated by the heart, and offered to some person who is dear to us, because he ought to be so. It is an opportunity we embrace with pleasure of making public those sentiments of esteem, of friendship, of gratitude, or of all together, which we really feel, and which therefore we desire should be known.

I ho-

DEDICATION.

I hope, dear Sir, my past conduct will easily lead you to discover to what principle you should attribute this epistle; which, if it surprizes, will, I hope, not displease you. If I am capable of producing any thing worthy the attention of the public, it is to you that I owe it; to that truly paternal care which, from the first dawns of my reason, has always watched over my education, and afforded me every opportunity of improvement. Permit me here to express my grateful sense of your tenderness to me, and to assure you, that the study of my whole life shall be to acquit myself,

DEDICATION.

self, in some measure, of obligations I can never fully repay.

I am,

dear Sir,

with the sincerest

affection and regard,

your most dutiful son,

and faithful servant,

May the 28th,

1761.

E. GIBBON, Junior.



AVIS

A V I S

A U

L E C T E U R.

C'est un véritable Essai que je produis au grand jour. Je souhaiterois de me connoître. Ma prévention & celle de quelques amis m'en inspireroient des idées trop avantageuses, si mon Apollon *, cette voix secrète que je ne puis faire taire, ne m'avertissoit souvent de me défier de leurs éloges. Dois-je me borner à recueillir avec reconnoissance les bienfaits de mes prédécesseurs ? Puis-je espérer d'ajouter quelque chose au trésor commun des vérités, ou du moins des idées ? Je tâcherai d'entendre l'arrêt du public & même son silence, & je ne l'entendrai que pour m'y soumettre.

A 4

Point

* ——— *Cynthus aurem
Vellit & admonuit.*

Point de Philippiques contre mon siècle,
point d'appels à la postérité.

L'envie de justifier une étude favorite, c'est-à-dire, l'amour propre un peu déguisé, fit naître les réflexions suivantes. Je voulois affranchir une science estimable du mépris où elle languit aujourd'hui. Il est vrai qu'on lit encore les anciens, mais on ne les étudie plus. On n'y apporte plus cette attention, & cet appareil de connoissances que Cicéron & que Bossuet exigent de leurs lecteurs. Il est encore des gens de goût, mais il est peu de littérateurs; & ceux qui savent que les gens de lettres peuvent se passer des récompenses plus aisément que de l'estime du public, ne s'en étonneront point.

C'est un essai, je le répète encore, ce n'est point un traité complet qu'on va lire. J'ai envisagé la littérature sous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Plusieurs, sans doute, me sont échappés.

échapés. J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carrière immense des beaux-arts, des beautés qu'ils empruntent de la littérature, & de celles qu'ils lui rendent. Que ne suis-je un Caylus ou un Spence*! J'éleverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclore dans le cerveau d'Homere & venir se placer sous le ciseau de Phidias. Mais je ne me suis point dit avec le Corrège; „& moi aussi je suis peintre.“

Le 3 Février, 1759.

Après avoir gardé, pendant deux ans, ce petit ouvrage, l'amusement de

A 5 mon

* Auteur d'un ouvrage nommé *Polymetis*. La mythologie des poètes y est combinée avec celle des sculpteurs. Cet ouvrage plein de goût & de savoir mériterait d'être plus connu en France.

mon loisir à la campagne, je ne hazarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fonds des choses, & pour le langage. Ma jeunesse me donne un juste titre à l'une, & ma qualité d'étranger me rend l'autre bien nécessaire.

Le 26 Avril, 1761.



A

L'AUTEUR.

Je reçois, mon cher Monsieur, les feuilles de votre ouvrage, toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment, qui vous engagea à me les communiquer, est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement, il ne peut être que partial.

Mais le public aura-t-il les yeux d'un ami ? Cet essai de vos forces, ce germe heureux d'ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné ? Inquiétude naturelle à un jeune auteur ! Elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long-tems cette précieuse défiance de l'approbation du public, qui vous mit en état de la mériter ! Si jamais vieux écrivain vous prenez moins de peine, c'est que vous vous connoîtrez mieux & craindrez moins vos juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur, qui lui fait mécon-
noître

notre ses charmes, & qui ne cessera que quand ils ne seront plus ? Non, Monsieur, je ne vous rassure point ; je veux jouir de vos allarmes, vos censeurs vont paroître, armez-vous d'intrépidité.

Avez-vous pu croire qu'on pardonneroit à un homme né pour assister aux assemblées tumultueuses du sénat, & à la destruction des renards de sa province, des discussions sur ce qu'on pensa, il y a deux mille ans, sur les Divinités de la Grèce, & sur les premiers siècles de Rome ? Quoi ! pas la moindre allusion à ce qui se passe de nos jours ! Une brochure, où il n'est question ni de la guerre ni du commerce, où l'on ne prescrit point de limites ni ne propose aucune réduction, où l'on ne fait point de compliment au Prince ni de leçon à ses Ministres ! En vérité je vous admire, & qu'en dira-t-on, je vous le demande, en Hampshire ?

Le grec doit être laissé au collège & à la roture ; ainsi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voisins, & cette mode menace



menace de devenir contagieuse. Je fais que Paris ne se croit pas encore deshonorée d'un Caylus & d'un Nivernois, & que votre isle compte avec plaisir ses Lyttelton, ses Marchmont, ses Orrery, ses Bath, ses Grandville. Mais vous êtes jeune, & l'on soupçonne ceux que je viens de vous nommer d'être un peu du siècle passé. Vos notes sont savantes, mais qui à Newmarket ou dans le café d'Arthur peut les lire?

Point d'ordre ni de liaison, dira le géomètre piqué. N'en soyez point surpris, il voit en vous un transfuge. Vous n'avez point donné la pomme à la Vénus, & il juge un écrit de goût sur le pié des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le littérateur lui-même. Je ne dirai pas que vous pensez, & lui laissez le soin de recueillir. Je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos notes ne consistent point en corrections de passages. Quel vers d'Aristophane avez-vous restitué? De quel manuscrit vous appuyez-vous? D'ailleurs vous en-

envisagez quelques objets sous un point de vue ou nouveau ou singulier. Votre chronologie est celle de Newton ; vous justifiez l'anachronisme de Virgile ; vos Dieux ne sont pas ceux de . . . Craignez sa nouvelle édition ; vous aurez place dans ses notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité, dirai-je, ou la profondeur de quelques unes de vos pensées, vos phrases coupées, la hardiesse de vos figures. La nation Académique sera moins facile, & frondera quiconque voudroit vous appliquer une de vos notes *, & l'aveu modeste de l'orateur Romain, en relisant dans l'âge de la maturité un morceau applaudi de sa jeunesse. *Quantis illa clamoribus, adolescentuli, (il avoit 26 ans), diximus de supplicio parricidarum? que nequaquam satis deferbuisse post aliquanto sentire capimus . . . Sunt enim omnia, sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione, laudati †.*

J'ai

* La 1^e du §. LXXX. J'attens &c.

† CICERO, *Orator.* 29.

J'ai gardé pour le dernier le plus grand de vos crimes. Vous êtes Anglois, & vous choisissez la langue de vos ennemis. Le vieux Caton frémit, & dans son *Club Anti-gallican*, vous dénonce, le *punch* à la main, un ennemi de la patrie. " Mes chers amis , dit-il, " la liberté est prête d'expirer. Ce " peuple , dont nous avons toujours " triomphé , regagne par ses artifices " plus que ne lui enlèvent nos armes. " N'est-ce pas assez que nous ayons des " baladins, des friseurs, des cuisiniers " de Paris, qu'on boive dans notre île, " qu'on boive des vins, qu'on lise des " livres françois ; faut-il encore, grands " Dieux ! est-ce dans le plus haut période de notre gloire qu'un Anglois " devoit donner ce premier exemple ? " faut-il encore qu'on en écrive ? "

Contre une attaque aussi grave quel rempart vous ferez-vous ? Trouverez-vous des défenseurs où vous n'avez point de complices ? Oserai-je élever ma voix moi , qui , Anglois simplement par choix sans l'être de naissance , n'ai pu,

pu, après vingt ans de séjour dans votre
isle, naturaliser ma langue aussi bien que
mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque , à peu près
dans le même cas que moi , auroit dit,
que rien ne fut plus vain que la prophé-
tie de l'aere censeur , que le grec per-
droit sa patrie, puisqu'au contraire elle
s'éleva au comble de la gloire & du pou-
voir dans le tems que les lettres grecques
& l'érudition étrangère y fleurirent le
plus *, que ce peuple qui , tant qu'il fut
libre, plaça sa grandeur dans ce qui seul
fait la grandeur d'un peuple , fit venir
ses grammairiens, mais non les généraux
de la Grèce, au lieu que Carthage y prit
ses soldats & ses généraux & en défendit
la langue † ; que Flaminius , Scipion,
Caton même , . . . mais comme eux je
parle grec à votre homme. Il ignore
également que Cicéron fut initié à Athé-
nes, & que le nom de Chesterfield se
trouve dans les registres d'une célèbre
Académie de Paris ; il jureroit que les
Edouards

* PLUTARCH. in *Cat. Major.*

† JUSTIN. XX. 5.

Edouards & les Henris ne parlerent ou du moins ne lurent jamais de françois, & si je le pressois il me soutiendrait peut-être que le Roi de Prusse seroit déjà maître de Vienne, s'il n'eut pas écrit, en stile de Voltaire, les Mémoires de Brandebourg.

Mépriser sa propre langue, rien sans doute de plus honteux. Mais la méprise-t-on à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre? Cicéron, qui écrivit l'histoire de son consulat en grec, préféra donc cette langue, lui, qui n'eut jamais de rival dans la sienne, qui la croyoit, peut-être par préjugé, beaucoup plus riche que la grecque *, & qui, s'il ne la rendit pas telle, étendit les bornes de sa juridiction plus que César celles de l'Empire.

S'il étoit vrai que le génie insociable des diverses langues empêche celui qui veut les concilier d'exceller dans aucune, on auroit tort sans doute de s'exposer au risque de corrompre la pureté de celle qui nous est naturelle, sans pouvoir se flatter de réussir dans celle qui ne l'est pas. Mais tant s'en faut que l'expé-rien-

B

es

* De Finib. l. III.

ce ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en latin qu'au sortir des écoles grecques. Le morceau de Cicéron, dont j'ai parlé, nous a probablement valu les chefs-d'œuvre latins de Salluste, & sans l'histoire de Polybe, revue par le héros, qui avoit été son disciple, nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite Live ni Tacite.

Toute langue, qui se suffit, est bornée. La vôtre, plus que toute autre, s'est enrichie par ses emprunts. Seroit-il impossible que l'italien ne pût encore la rendre plus douce, l'allemand plus compréhensive, le françois plus précise & plus régulière. Semblables à ces lacs, dont les eaux s'épurent & s'éclaircissent par le mélange & l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves voisins, les langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication, & si je l'osois dire par leur choc réciproque.

Non, ce n'est point de l'écrivain, qui s'exerce à écrire avec pureté dans une langue étrangère, que la sienne a lieu de crain-

craindre qu'il ne l'altère mal à-propos. Le degré de perfection , auquel elle peut atteindre , est son objet , & l'analogie sa règle. Il connoît trop les richesses de sa langue, pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère, & ne se permet point de constructions forcées sous prétexte de se faire lire. Respectant même ses bizareries, il fait qu'un long usage exige de grands ménagemens, & que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup, & très rarement le premier.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des langues ? Ces petits beaux esprits, qui, faute de nouvelles idées, n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon ; ces jeunes voyageurs, qui , de Paris qu'ils ont mal vu, rapportent & font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise ; & plus futiles que les uns & les autres, ces demi-savans, qui croient donner du relief à leurs paradoxes & de la variété à leur stile, par l'introduction de synonymes barbares, dont leur dictionnaire leur a, peut-être à grand peine, indiqué le sens.

Rarement un étranger parvient-il à

écrire dans une langue , qui n'est pas la
 sienne, de manière à n'être pas reconnu.
 Mais faut-il qu'il ne le soit pas ? Lucul-
 lus auroit pu se passer d'affecter des lati-
 nismes, de peur d'être pris pour un Grec,
 & je ne crois pas que vous vous piquiez
 d'être moins facile à reconnoître pour un
 Anglois que Lucullus pour un Romain.
 Mais c'est cela même qui, aux yeux d'un
 François, vous donnera un nouveau mé-
 rite. Il remarquera un mot , un tour
 étranger à sa langue , & peut-être sou-
 haiteroit-il qu'il ne le fut pas. Ces traits
 faillans, ces figures hardies , ce sacrifice
 de la règle au sentiment , & de la caden-
 ce à la force, lui caractériseront une na-
 tion originale, qui mérite d'être étudiée,
 & qui gagne toujours à l'être. L'indivi-
 du ne lui échapera pas, & il saura dis-
 cerner ce que vous devez à votre isle &
 ce que votre isle vous doit.

Quand on ne fait qu'une langue, c'est
 par les traductions seules qu'on connoît
 les auteurs étrangers. Suffisent-elles pour
 en juger ? Feraï-je la satire des person-
 nes, qui se consacrent à la pénible tâche
 de traduire, en affirmant que leur moin-
 dre

dre défaut est de nous faire perdre le caractère national & personnel de leurs auteurs ? Ah ! que ces auteurs n'ont-ils écrit eux-mêmes, quoique mal, dans une autre langue ! Mon expression est celle qui accompagne ma pensée. Vous qui me traduisez sentez-vous ce que j'ai senti ? Montaigne seroit toujours Montaigne, s'il eut lui-même été le cuisinier Anglois de ses essais, & j'estimerois vingt fois plus un des livres de Milton écrit en françois ou en italien par Milton, que les traductions élégantes de Du Boecage & de Rolli.

Que si, dans vos climats si heureusement isolés, quelques personnes jalouses de l'universalité que le françois s'est acquise sur le Continent, se plaignoient que vous rompez la dernière digue qui s'oppose à l'inondation, qu'elles m'ne permettent de ne pas regarder comme un grand malheur qu'une langue commune lie de plus en plus les Etats de l'Europe, facilite les conférences des Ministres, prévienne les longueurs des négociations & les équivoques des traités, fasse souhaiter la paix, & la rende plus durable & plus

chère. Le premier pas qu'on doit faire pour s'accorder, c'est de travailler à s'entendre.

Vous venez, Monsieur, de donner un grand exemple. Au milieu des succès de vos armes vous avez honoré les lettres de vos ennemis. Ce dernier triomphe est le plus noble. Puisse-t-il devenir général & reciproque ; & le tems venir , où les divers peuples , membres épars de la même famille , s'élevant au dessus des distinctions partiales d'Anglois, de François, d'Allemand, & de Russe, mériteront le titre d'homme !

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens, qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun siècle,

Monsieur,

Votre très humble

& très obéissant serviteur,

Du Musée Britannique,
le 16 Juin, 1761.

M. M A T Y.

E S.

ESSAI SUR L'ETUDE DE LA LITTERATURE.

I. **L'**Histoire des Empires est celle de la Idée de l'histoire littéraire.
misère des hommes. L'histoire des
Sciences est celle de leur grandeur & de
leur bonheur. Si mille considérations doi-
vent rendre ce dernier genre d'étude pré-
cieux aux yeux du Philosophe , cette réflé-
xion doit le rendre bien cher à tout ama-
teur de l'humanité.

II. Que je voudrois qu'une vérité aussi
consolante ne reçût aucune exception ! Mais
hélas ! l'homme ne perce que trop souvent
dans le cabinet du savant. Dans cet azile
de la sagesse, il est encore égaré par les
préjugés, déchiré par les passions , avili par
les foiblesses.

L'Empire de la mode est fondé sur l'in-
constance des hommes : Empire dont l'ori-
gine est si frivole & dont les effets sont si
funestes. L'homme de lettres n'ose secouer
son joug, & si ses réflexions retardent sa
défaite, elles la rendent plus honteuse.

Tous les païs, tous les siècles ont vu
quelque science l'objet d'une préférence

souvent injuste , pendant que les autres études languissoient dans un mépris tout aussi peu raisonnable. La Métaphysique & la Dialectique sous les successeurs d'Alexandre ; * la Politique & l'Eloquence sous la Re-

* Ce Siècle fut celui des sectes Philosophiques , qui combattoient pour les Systèmes de leur Maîtres respectifs, avec tout l'acharnement des théologiens.

L'Amour des systêmes produit nécessairement celui des principes généraux ; & celui-ci conduit d'ordinaire au mépris des connoissances de détail.

“ L'Amour des systêmes (dit Mr. *Freret*) qui s'em-
 “ para des esprits après Aristote , fit abandonner aux
 “ Grecs l'étude de la nature & arrêta le progrès de
 “ leurs découvertes philosophiques : les raisonnemens
 “ subtils prirent la place des expériences : les sciences
 “ exactes, la Géométrie, l'Astronomie, la vraie Phi-
 “ losophie disparurent presque entièrement. On ne
 “ s'occupa plus du soin d'acquérir de connoissances
 “ nouvelles, mais de celui de ranger, & de lier les
 “ unes aux autres, celles que l'on croyoit avoir, pour
 “ en former des systêmes. C'est là ce qui forma tou-
 “ tes les différentes sectes : les meilleurs esprits
 “ s'évaporèrent dans les abstractions d'une Metaphy-
 “ sique obscure, où les mots tenoient le plus souvent
 “ la place des choses, & la Dialectique nommée par
 “ Aristote l'instrument de notre Esprit, devint chez ses
 “ disciples l'objet principal & presque unique de leur
 “ application. La vie entière se passoit à étudier
 “ l'art du raisonnement, & à ne raisonner jamais, ou
 “ du-moins à ne raisonner que sur des objets fantasti-
 “ ques.”

Mém. de l'Acad. des B. L. tom. VI. p. 150.

République Romaine ; l'Histoire, la Poësie dans le siècle d'Auguste ; la Grammaire & la Jurisprudence sous le bas Empire ; la Philosophie Scholastique dans le XIII. siècle ; les Belles-Lettres jusqu'aux jours de nos pères ont fait, tour-à-tour, l'admiration & le mépris des hommes. La Physique & les Mathématiques sont à présent sur le trône. Elles voyent toutes leurs sœurs prosternées devant elles, enchainées à leur char, ou tout-au-plus occupées à orner leur triomphe. Peut-être leur chute n'est pas éloignée.

Il seroit digne d'un habile homme de suivre cette révolution dans les Religions, les Gouvernemens, les Mœurs, qui ont successivement égaré, désolé & corrompu les hommes. Qu'il se gardât bien de chercher un systéme ; mais qu'il se gardât bien d'avantage de l'éviter.

III. Si les Grecs n'avoient été esclaves, les Latins seroient encore barbares. Constantinople tomba sous le fer de Mahomer. Les Médicis accueillirent les Muses désolées : ils encouragèrent les Lettres. *Erasme* fit plus, il les cultiva. *Homere* & *Ciceron* pénétrèrent dans des contrées inconnues à Alexandre, & invincibles pour

Renaissance des Belles-Lettres. Gout qu'on eut pour elles.

4 ESSAI SUR L'ETUDE

les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les anciens & de les admirer * : le nôtre pense qu'il est plus aisé de les ignorer & de les mépriser. Je crois qu'ils ont tout les deux raison. Le guerrier les lisoit sous sa tente. L'homme d'état les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui, content des graces, nous laisse les lumières, s'embellissoit à l'exemple d'une Délie, & souhaitoit de trouver un *Tibulle* dans son amant. ELISABETH, (ce nom dit tout pour le Sage,) apprenoit dans *Hérodote* à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxès, & au sortir des combats se voyoit célébrée par *Eschyle* sous le nom des vainqueurs de Salamine ** †.

Si

* Feuillitez la *Bibliothèque Latine de Fabricius*, le meilleur de tous ceux qui n'ont été que compilateurs ; vous y verrez que dans l'espace de quarante ans après l'origine de l'imprimerie, presque tous les auteurs Latins étoient imprimés, quelques uns même plus d'une fois. Le gout des éditeurs n'égalait pas, il est vrai, leur zèle. Les écrivains de *l'histoire Auguste* parurent avant *Tite-Live* : & l'on donna *Aulu-gelle* avant de songer à *Virgile*.

** *Eschyle* a fait une tragédie, (*les Perses*) où il a peint, avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs & la consternation des Perses après la journée de Salamine. Voyez le *Theat. des Grecs* du P. Brumoy, tom. II. p. 171, &c.

† Ecqu-

Si CHRISTINE préféra la science au gouvernement d'un Etat, le Politique peut la mépriser, le Philosophe doit la blâmer, mais l'homme de lettres chérira sa mémoire. Cette Reine étudioit les anciens : elle en confidéroit les interprètes. Elle distingue ce *Saumaïse*, qui ne mérita ni l'admiration de ses contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

IV. Sans doute elle poussa trop loin l'admiration pour ces savans. Souvent leur défenseur, jamais leur zélateur, j'avouerai sans peine que leurs mœurs étoient grossières, leurs travaux quelquefois minutieux ; que leur esprit noyé dans une érudition pédantesque commentoit ce qu'il falloit sentir, & compiloit au lieu de raisonner. On étoit assez éclairé pour sentir l'utilité de leurs recherches.

† Ecoutons le Président *Hénault*. "Cette Princesse étoit savante. Un jour quelle entretenoit Calignon, qui fut depuis Chancelier de Navarre, elle lui fit voir une traduction en Latin, qu'elle avoit faite, de quelques tragédies de *Sophocle* & de deux harangues de *Démotène*. Elle lui permit de prendre une copie d'une épigramme Grecque de sa façon ; & elle lui demanda son avis sur des passages de *Lycophron*, qu'elle avoit alors entre les mains, & dont elle vouloit traduire quelques endroits."

Abrégé Chronolog. in 4. Paris 1752. p. 397.

6 ESSAI SUR L'ETUDE

recherches ; mais l'on n'étoit ni assez raisonnable ni assez poli, pour connoître qu'elles auroient pû être guidées par le flambeau de la Philosophie.

Quand il devenoit plus raisonnable.

V. La lumière alloit paroître. *Descartes* ne fut pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui sont bien redevables. Un Philosophe éclairé *, héritier de sa méthode, approfondit les vrais principes de la Critique. *Le Bossu*, *Boileau*, *Rapin*, *Brunoy* apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des trésors qu'ils possédoient. Une de ces Sociétés, qui ont mieux immortalisé LOUIS XIV. qu'une ambition souvent pernicieuse aux hommes, commençoit déjà ces recherches, qui réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité & l'érudition, où l'on voit tant de découvertes, & quelquefois, ce qui ne cède qu'à peine aux découvertes, une ignorance modeste & savante.

Si les hommes raisonnoient autant lorsqu'ils agissent que lorsqu'ils discourent, les Belles-Lettres seroient devenues l'objet de l'admiration du vulgaire & de l'estime des sages.

VI.

* Mr. *Le Clerc*, dans son excellent *Ars critica*, & dans plusieurs autres de ses ouvrages.

VI. C'est de cette Epoque qu'elles da- Decadence
des Belles-
Lettres.
tent le commencement de leur décadence.

Le Clerc, à qui les sciences & la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà, il y a plus de soixante ans. Mais c'est dans la fameuse dispute des anciens & des modernes qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat aussi inégal. La Logique exacte de *Terrasson*; la Philosophie déliée de *Fontenelle*; le stile élégant & heureux de *la Motte*; le badinage léger de *St. Hyacinthe*; travailloient de concert à réduire *Homère* au niveau de *Chapelain*. Leurs adversaires ne leur opposoient qu'un attachement aux minuties, je ne fai quelles prétentions à une supériorité naturelle des anciens, des préjugés, des injures & des citations. Tout le ridicule leur demeura. Il en réjaillit une partie sur ces anciens, dont ils soutenoient la querelle: & chez cette nation aimable, qui a adopté, sans y penser, le principe de *Mylord Shaftsbury*, on ne distingue point les torts & les ridicules.

Depuis ce tems, nos Philosophes se sont étonnés que des hommes pussent passer une vie entière à rassembler des faits & des mots; & à se charger la mémoire au lieu de s'éclairer l'esprit. Nos beaux Esprits ont
senti,

senti, quels avantages leur reviendroient de l'ignorance de leurs lecteurs. Ils ont comblé de mépris les anciens, & ceux qui les étudient encore * †.

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réflexions, qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Les

* On a ôté à cette étude le nom de Belles-Lettres, qu'une longue prescription sembloit lui avoir consacré, pour y substituer celui d'érudition. (1) Nos Littérateurs sont devenus des Erudits.

L'Abbé *Massieu* traitoit cette dernière expression de Néologisme en 1721. (2) Changeroit-il de ton à présent ? Il siéroit mal à un étranger de vouloir le décider. Je connais tous les droits des grands écrivains sur la langue ; mais je voudrois, qu'après avoir reconnu qu'un érudit peut avoir du goût, des vues, de la finesse dans l'esprit, (3) ils ne se servissent pas de ce terme pour désigner un servile admirateur des anciens, d'autant plus aveugle qu'il y a tout vu, hors leurs graces & leurs beautés. (4)

† *Fontenelle* dans sa digression sur les anciens & les modernes, & ailleurs. *Oeuv. de Gresset.* tom. II. P. 45.

(1) Voyez *La Motte* & *d'Alembert*.

(2) *Massieu* dans sa préface aux œuvres de *Touress*.

(3) *Mr. d'Alemb.* dans l'art. ERUDITION de l'*Encycl. Française*.

(4) *Mr. d'Alemb.* dans le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, & ailleurs.

Les exemples des grands hommes ne prouvent rien ; *Cassini* , avant de régler le cours des Planètes , crut y lire le destin des hommes. * Cependant , lorsqu'ils sont en grand nombre , ils préviennent avant l'examen , après l'examen ils confirment. On sent d'abord qu'un génie capable de raisonner , une imagination vive & brillante ne gouteroit jamais une science , qui ne seroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre , plusieurs se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres ; beaucoup l'ont cultivée ; aucun , ou presque aucun , ne l'a méprisée. Toute l'antiquité se monroit sans voile aux yeux de *Grotius* : éclairé par sa lumière , il développoit les oracles sacrés ; il combattoit l'ignorance & la superstition ; il adoucissoit les horreurs de la guerre. Si *Descartes* , livré tout entier à sa Philosophie , méprisoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas , *Newton* † ne dédaigna pas de construire un système de Chronologie , qui a eu des partisans & beaucoup d'admirateurs : *Gassendi* , le meilleur

Grands
hommes
Littéra-
teurs.

* *Fontenelle* dans son *Eloge*. VOLTAIRE, tom. XVII. p. 79.

† *Newton* reformoit la Chronologie ordinaire , & y trouvoit des erreurs de cinq à six cent ans. Voyez mes remarques critiques sur cette Chronologie.

leur Philosophe des Littérateurs & le meilleur Littérateur des Philosophes, expliquoit *Epicure* en Critique, & le défendoit en Physicien : *Leibnitz* passoit, de ses recherches immenses sur l'histoire, aux infiniment-petits. Si son édition de *Martianus Capella* avoit paru, son exemple auroit justifié les Littérateurs, ses lumières les auroient éclairés *. Le Dictionnaire de *Bayle* sera un monument éternel de la force, & de la fécondité de l'érudition combinée avec le génie.

Litté-
rateurs
grands
hommes.

VIII. Si nous ne faisons attention qu'à ceux qui ont consacré presque tous leurs travaux à la Littérature, les vrais connoisseurs sauront toujours distinguer & apprécier l'esprit délicat & étendu d'*Erasme*; l'exactitude de *Casaubon*, & de *Gerard Vossius*; la vivacité de *Jusse-Lipse*; le gout, la finesse de *Taneguy-le-Febvre*; les ressources, la fécondité d'*Isaac Vossius*; la pénétration hardie de *Bentley*; l'aménité de *Massieu* & de *Fraguier*; la critique solide & éclairée de *Sallier*; l'esprit profond & philosophique de *Le Clerc* & de *Freret*. Ils ne confondront point ces grands hommes

* La vie de *Leibnitz* par de *Neufville*, à la tête de sa *Theodicee*.

mes avec de simples compilateurs, un *Gruter*, un *Saumaïse*, un *Masson*, & tant d'autres, hommes à la vérité utiles par leurs travaux, mais qui ne méritent jamais notre admiration, qui excitent rarement notre goût, & qui quelquefois seulement exigent notre estime.

IX. Les anciens auteurs ont laissé des LE GOUT.
modèles pour ceux qui oseront Trois four- marcher
sur leurs traces : des lectures aux autres, ces de
où ils pourront puiser les principes du bon beautés.
gout, & remplir leur loisir par l'étude de
ces précieuses productions, où la vérité ne
se montre qu'embellie de tous les trésors de
l'imagination. Les Poètes & les Orateurs
doivent peindre la nature. Tout l'Uni-
vers peut leur fournir des couleurs ; mais
parmi cette variété immense on peut ran-
ger sous trois classes les images dont ils se
servent : l'homme, la nature & l'art. Les
images de la première espèce, le tableau de
l'homme, de ses grandeurs, de ses petites-
ses, de ses passions, de ses changemens,
sont celles qui conduisent le plus sûrement
un écrivain à l'immortalité. Chaque fois
qu'on lit *Euripide* ou *Térence* on y décou-
vre de nouvelles beautés. Cependant ce
n'est ni à la conduite souvent défectueuse de
C leurs

leurs pièces, ni aux finesses cachées de leur heureuse simplicité que ces Poètes doivent leur renommée. Le cœur se reconnoît dans leurs tableaux vrais & naïfs, & s'y reconnoît avec plaisir.

La nature, toute vaste qu'elle est, a fourni peu d'images aux Poètes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes à son écorce, ils n'ont pu peindre que la successive variété des saisons ; une mer irritée par les tempêtes ; les Zéphirs du Printems respirant l'amour & les plaisirs. Un petit nombre de génies ont bientôt épuisé ces tableaux.

Images artificielles.

X. L'art leur restoit. J'entens par l'art tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les usages. Ils s'en sont tous servis : & il faut convenir qu'ils ont tous eu raison. Leurs concitoyens, & leurs contemporains les entendoient sans peine, & les lisoient avec plaisir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation tout ce qui avoit rendu respectables leurs ancêtres ; tout ce qu'ils regardoient comme sacré ; tout ce qu'ils pratiquoient comme utile.

XI. Les Mœurs des Anciens étoient Les Mœurs
plus favorables à la Poësie que les nôtres : des An-
c'est une forte présomption qu'ils nous y ciens favo-
ont surpassés. rables à la
Poësie

A mesure que les arts se sont perfection- dans l'art
nés, les ressorts se sont simplifiés. Dans Militaire.
la guerre, dans la politique, dans la reli-
gion, de plus grands effets ont été pro-
duits par des causes plus simples. Sans
doute les Maurice & les Cumberland * en-
tendoient mieux l'art militaire que les Achil-
le & les Ajax :

" Tels ne parurent point aux rives du

" Scamandre,

" Sous ces Murs tant vantés que Pirrhus

" mit en cendre,

" Ces antiques héros qui montés sur un

" Char

" Combattoient en désordre & marchoient

" au hazard. † "

Cependant les batailles du Poëte François

C 2

sont

* Je n'ai point cherché à faire un compliment à Son
A. R. Mgr. le Duc de Cumberland, dont je respecte
infinitement la naissance & le rang sans oser apprécier
ses talens militaires. Si l'on se rappelle que les vers
suivans sont tirés du Poëme sur la bataille de Fonte-
noy, on sentira que c'est plutôt Mr. de Voltaire qui
parle que moi. Je ne crois pas cette remarque inu-
tile. Des gens d'esprit s'y sont trompés.

† *Oeuvres de VOLT. tom. II. p. 300.*

font-elles diversifiées comme celles du Poète Grec ? Ses héros font-ils aussi intéressans ? Tous ces combats singuliers des Chefs ; tous ces longs discours aux mourans ; toutes ces rencontres inattendues prouvent l'enfance de l'art, mais donnent au Poète le moyen de nous faire connoître ses héros, & de nous intéresser à leur destin. Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le souffle du Général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres : elle n'ose percer ce tourbillon de poudre & de poussière, qui cache à ses yeux le brave & le lâche, le chef & le soldat.

Dans la Po-
litique.

XII. Les anciennes Républiques de la Grèce ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses & immortelles ; leurs séditions fréquentes & terribles ; leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie & de confusion * : Leurs Citoyens étoient malheureux ; mais leurs

* Voyez le III. Liv. de *Thucydide*.

Diodore de Sicile, depuis le Liv. XI. jusqu'au L. XX. presque par tout.

La Préface de l'Abbé *Terrasson* au III. tom. de sa traduction de *Diodore de Sicile*, & *Hume's Political Essays*, p. 191.

leurs Ecrivains, l'imagination échauffée par ces affreux objets, les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix ; ces arrêts salutaires, qui, sortis, du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre, vont répandre la félicité chez un peuple entier, n'excitent chez le Poète que l'admiration, la plus froide de toutes les passions.

XIII. La Mythologie ancienne, qui ani- Dans la Religion.
moit toute la nature, étendoit son influence à la plume du Poète. Inspiré par sa Muse il chantoit les attributs, les aventures, & les malheurs des Dieux. L'Etre infini, que la Religion & la Philosophie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants : le sublime à son égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïse nous frappe * ; mais la raison ne sauroit suivre les travaux de la Divinité, qui ébranle sans efforts & sans instrumens des millions de mondes, & l'imagination ne peut voir avec plaisir les Diables de *Milton* combattre pendant deux jours les armées du Tout-Puissant †.

C 3

Les

* Voyez les pièces de *Huet* & de *Despréaux*, dans le III. tom. des Oeuvres de celui-ci.

† Le compas d'or dont le Créateur mesure l'univers étonne chez *Milton*. Peut-être chez lui est-il puérile ;
chez

Les anciens connoissoient leurs avantages, & les employoient avec succès. Ces chefs-d'œuvre que nous admirons encore en sont la meilleure preuve.

Moyens de
sentir les
beautés.

XIV. Mais nous, placés sous un autre Ciel, nés dans un autre siècle, nous perdrons nécessairement toutes ces beautés, faute de pouvoir nous placer au même point de vuë, où se trouvoient les Grecs & les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumières puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles, & les plus apparentes : toutes les graces, toutes les fineses de leurs ouvrages nous échapperont ; & nous traiterons de gens sans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connoissance de

chez *Homere* il eut été sublime. Nos idées philosophiques de la Divinité nuisent au Poëte. Les mêmes ornemens la desfigurent, eux qui auroient relevé le Jupiter des Grecs. Le beau Génie de *Milton* lutte contre le système de sa Religion, & ne paroît jamais si grand que lorsqu'il en est un peu affranchi : pendant qu'un *Properce*, déclamateur froid & foible, ne doit sa renommée qu'au spectacle riant de sa Mythologie.

de l'antiquité, voilà notre vrai commentaire : mais ce qui est plus nécessaire encore, c'est un certain esprit qui en est le résultat ; esprit qui non-seulement nous fait connoître les choses, mais qui nous familiarise avec elles, & nous donne à leur égard les yeux des anciens. Le fameux exemple de *Per-rault* peut faire sentir ce que je veux dire : la grossièreté des siècles héroïques choquoit le Parisien. En vain *Boileau* lui remon-troit-il qu'*Homere* vouloit & devoit peindre les Grecs & non point les François ; son esprit demeuroid convaincu, sans être per-suadé *. Un goût antique, (j'entens pour les idées de convention,) l'eut éclairé plus que toutes les leçons de son adversaire.

XV. J'ai dit, il y a un moment, que la raison autorisoit ces images artificielles, mais au tribunal de l'amour de la gloire, je ne fais si la décision seroit la même. Nous aimons tous la gloire : mais rien n'est plus différent que la nature & le degré de cet amour. Chaque homme varie dans sa manière de l'aimer. Cet Ecrivain n'aime que les éloges de ses Contemporains. La mort met fin à toutes ses espérances, & à

C 4

tou-

* Voyez les Remarques de M. Despréaux sur *Longin*.

toutes ses craintes. Le tombeau qui couvre son corps peut ensevelir son nom. Un tel homme peut sans scrupule employer des images familières aux seuls juges dont il recherche les applaudissemens. Cet autre lègue son nom à la postérité la plus reculée *. Il se plaît à penser que, mille ans après sa mort, l'Indien des bords du Gange, & le Laponois au milieu de ses glaces liront ses ouvrages, & porteront envie au pais & au siècle qui l'ont vû naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes ne doit puiser que dans des sources communes à tous les hommes, dans leur cœur & dans le spectacle de la nature. Le seul orgueil peut l'engager à passer ces limites. Il peut présumer que la beauté de ses écrits lui assurera toujours des *Burmans*, qui travailleront à l'expliquer, & qui l'admireront encore plus parce qu'ils l'auront expliqué.

Et à la nature du Sujet.

XVI. Non-seulement le caractère de l'auteur, mais encore celui de son ouvrage influé à cet égard sur sa conduite. La haute poésie, l'épopée, la tragédie, l'ode emprunteront plus rarement ces images que la comédie & la satire, parce qu'elles peignent les passions, & que celles-ci crayonnent les

* *Vie de Bacon par Mallet, p. 27.*

les mœurs. *Horace* & *Plaute* sont presque inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre, & à penser comme le peuple Romain. Le rival de *Plaute*, l'élégant *Térence* est mieux entendu, parce qu'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que *Plaute* a immolé les bienséances à la plaisanterie. *Térence* songeoit qu'il peignoit des Athéniens; tout dans ses pièces est Grec, hormis le langage * : *Plaute* savoit qu'il parloit à des Romains : on retrouve chez lui à Thèbes, à Athènes, à Calydon, les mœurs, les loix & jusqu'aux bâtimens de Rome †.

XVII. Dans les Poètes héroïques, les Mœurs, bien qu'elles ne fassent pas le fond de leurs tableaux, en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan, l'art, les détails de *Virgile*, sans être instruit à fonds de l'histoire, des loix, de la religion

Contraste
de l'enfance & de la
grandeur
de Rome.

C 5

des

* Voyez *Tarent*. Eunuch. Act. II. Sc. II. Heauton. Act. I. sc. I.

Les *Cupedinarii* dont parle *Térence* ne détruisent point cette réflexion. Ce mot (quand même on n'adopteroit pas la conjecture de *Saumaïse*) étoit devenu d'un nom propre un nom appellatif. Voyez *Térence*, Eunuch. Act. II. Sc. II.

† *Amphytr*. Act. I. Sc. I. *Quid faciam nunc, si Tresviri me in carcerem compegerint, &c.*

des Romains ; de la géographie de l'Italie ; du caractère d'Auguste ; de la relation singulière & unique que ce Prince soutenoit avec le sénat & le peuple *. Rien de plus frappant , & de plus intéressant pour ce peuple , que le contraste de Rome couverte de paille renfermant trois mille citoyens dans ses murs †, avec cette même Rome capitale de l'univers , dont les maisons étoient des palais , les citoyens des princes , & les provinces des empires. Puisque *Florus* a sçu saisir ce contraste , on peut croire que *Virgile* ne l'a pas manqué. Il l'a peint des traits d'un grand maître. Evandre conduit son hôte par ce village , où tout jusqu'au Monarque respiroit la rusticité. Il lui en explique les antiquités ; & le Poète laisse habilement entrevoir à quoi ce village , ce Capitole futur caché par les ronces étoit réservé ††. Que ce tableau est vif ! Que ce

* Voyez les *Dissertations de M. de la Bletterie sur le pouvoir des Empereurs*. Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. XIX. p. 357—457. tom. XXI. p. 299, &c. tom. XXIV. p. 261, &c. p. 279, &c.

† *Varron* de ling. Latina, Liv. IV. *Dionys. Halicarn.* Liv. XI. p. 76. *Plutarch.* in Romul.

†† *VIRG.* *Æneid.* Liv. VIII. V. 185 à 370.

*Hinc ad Tarpeiam sedem, & Capitolia ducit
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis*

————— *armenta videbant*

Romanosque foro & lautis mugire carinis.

ce contraste est parlant pour un homme instruit dans l'antiquité ! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de *Virgile*, d'autre préparation qu'un goût naturel, & quelque connoissance de la langue Latine !

XVIII. Mieux on possède l'antiquité, Art de
plus on admire l'art de ce Poète. Son sujet Virgile.
étoit assez mince. La fuite d'une bande
d'exilés ; le combat de quelques villageois ;
l'établissement d'une bicoque, voilà les tra-
vaux tant vantés du pieux Enée. Mais le
Poète les a annoblis ; & il a sçu en les anno-
blissant les rendre encore plus intéressans.
Par une illusion trop fine pour ne pas se
dérober au commun des lecteurs, & trop
heureuse pour déplaire aux juges, il em-
bellit les mœurs des siècles héroïques, mais
il les embellit sans les déguiser *. Le
pâtre

* Rien de plus difficile pour un écrivain élevé dans le luxe que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Épître de Penelope dans *Ovide*, vous vous y sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez *Homere*. Lisez Mademoiselle de *Scudery*, vous serez désagréablement surpris de retrouver à la cour de Tomyris la pompe de celle de Louis XIV. Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réflexion a tenu lieu d'expérience à *Virgile*, & peut-être

pâtre Latinus, & le féditieux Turnus sont transformés en Monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes & des Dieux. *Virgile* fait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains. Le fondateur de Rome fait disparaître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hasarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Assiégé dans son camp il nous rappelle César & Alexia. Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais *Virgile* n'employe mieux cet art que lorsque, descendu aux enfers avec son héros, son imagination en paroît affranchie. Il n'y crée point d'êtres nouveaux & fantastiques. Romulus & Brutus, Scipion & César s'y montrent, tels que Rome les admira ou les craignit.

Les Georgiques.

XIX. On lit les Georgiques avec ce goût vif qu'on doit au beau, & avec ce plaisir délicieux, que l'aménité de leur objet

être à *Fenelon*. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu pour ménager la délicatesse de leurs concitoyens ; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse si on les fardoit beaucoup.

objet inspire à toute ame honnête & sensible. On pourroit cependant sentir croître son admiration, si l'on découvroit chez leur auteur un but aussi relevé que l'exécution en est achevée. Je puise toujours mes exemples chez *Virgile*. Ses beaux vers & les préceptes de son ami *Horace* fixèrent le gout des Romains, & peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées, il faut les prendre d'un peu loin.

XX. Les premiers Romains combat- Les Vété-
toient pour la gloire & pour la patrie. rans.
Depuis le siège de Veïes * ils recevoient une paye assez modique, & quelquefois des récompenses après les triomphes † : mais ils les recevoient comme une grace, & non comme une dette. La guerre finie, chaque soldat devenu citoyen se retiroit dans sa cabane & y suspendoit ses armes inutiles, prêt à les reprendre au premier signal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la république, les choses étoient bien changées.

* Liv. L. IV. c. 59. 60.

† Liv. L. XXX. c. 45, &c.

Arbuthnot's Tables, p. 181, &c.

gées. Plus de trois cens mille hommes accoutumés au carnage & au luxe *, sans biens, sans patrie, sans principes, exigeoient des récompenses. Si le Dictateur les leur avoit données en argent, suivant le taux établi ensuite par Auguste, elles lui auroient couté plus de trente deux millions de notre monnoye †, somme immense

* *Sallust.* in *Bell. Catilin.* p. 22. edit. Thyfii.

† Ce taux étoit de trois mille drachmes, ou douze mille sesterces pour le simple légionnaire, (1) du double pour le cavalier & le centenier, & du quadruple pour le tribun (2). La légion Romaine, depuis l'augmentation de Marius, (3) étoit de six mille fantassins, & de trois cens chevaux. Ce grand corps n'avoit que soixante six officiers, savoir soixante centeniers & six tribuns. Voici le calcul :

	<i>Liv. Sterl.</i>
282,000 légionnaires à 3000 drachmes ou 12,000 sesterces, ou 105 livres sterling chacun	28,905,000
2,820 centeniers & 14,100 cavaliers à 6000 drachmes ou 210 livres ster- ling chacun	3,468,600
282 tribuns à 12,000 drachmes ou livres 410 chacun	115,620

En tout l. 32,489,220
Suivant

(1) *Dion. Cass.* L. liv. *Lips.* Ex. ad L. I. *Annal.* Tacit. C.

(2) *Wotton's History of Rome*, p. 154.

(3) *Rosin. Antiq.* p. 964.

menſe dans les tems les plus proſpères, mais alors au-deſſus des facultés de la république. Sylla embralla un parti, que la néceſſité & ſon intérêt particulier, plutôt que le bien de l'Etat, lui dictèrent : il donna des terres aux ſoldats. Quarante ſept légions furent diſperſées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires *. Expédient ruineux ! Si on les méloit, ils quittoient leurs habitations pour ſe retrouver. Si on les laiſſoit en corps, le premier ſéditieux y trouvoit une armée toute prête †. Ces vieux guerriers ennuyés du repos, & trouvant au-deſſous d'eux d'acheter par la ſueur, ce qui pouvoit ne coûter

Suivant les calculs de M. *Arbuthnot* cette ſomme ne ſeroit que de livres 30,705,220, la drachme valant $7\frac{1}{4}$ ſous d'Angleterre (4). Mais quelques recherches que j'aie faites, la drachme Attique des derniers tems, égale au denier Romain en poids, comme en valeur, valoit $8\frac{1}{2}$ de cette monnoye (5).

* *Liv. L. LXXXIX. Epitom. Freinsheim. ſuppl. L. LXXXIX. c. 34.*

† *Tacit. Annal. XIV. p. 249. edit. Lipſii.*

(4) *Arbuth. Tables, p. 15.*

(5) Voyez mes Rem. MSS. ſur les poids, &c. des anciens. *Hooper*, pag. 108. & *Eiſenſchmidt*, pag. 23, &c.

couter que du sang *, dissipèrent leurs nouveaux biens par la débauche, & n'espérant de salut que dans une guerre civile, servirent puissamment les desseins de Catilina **. Auguste pressé par les mêmes embarras, suivit le même plan, & en craignit les mêmes suites. La triste Italie fumoit encore.

“ Des feux qu'a rallumés sa liberté
mourante †.”

Les hardis vétérans n'avoient acheté leurs possessions que par une guerre sanglante, & leurs fréquens actes de violence monstroient assez qu'ils se croyoient toujours les armes à la main ††.

But de
Virgile.

XXI. Qu'y-avoit-il alors de plus assorti à la douce politique d'Auguste, que d'employer les chants harmonieux de son ami, pour les reconcilier à leur nouvel état ? Aussi lui conseilla-t-il de composer cet ouvrage :

Da

* Tacit. de Mor. German. p. 441.

** Sallust. in Bell. Catilin. p. 49. — Cicero in Catilin. Orat. II. c. 9.

† Racin. Mithrid. Act. III. sc. 1.

†† V. Donat. in Vit. Virgil.

Virgil. Eclog. IX. v. 2, &c.

*Da facilem cursum, atque audacibus adnue
ceptis,*

*Ignarosque via mecum miseratus agrestes
Ingredere, & votis jam nunc assuesce vo-
cari *.*

L'agriculture avoit cependant plus de cin-
quante écrivains Grecs †; les livres de *Caton*
& de *Varron* étoient des guides plus sûrs,
plus minutieux & plus exacts que ne pou-
voit l'être un Poète. Mais il falloit faire
goûter à des soldats le repos de la cam-
pagne plutôt que les instruire dans les
principes de l'agriculture? De là toutes
ces descriptions touchantes des plaisirs in-
nocens du campagnard, ses jeux, ses foyers,
ses retraites délicieuses opposées aux amu-
semens frivoles des hommes, & à leurs
affaires plus frivoles que leurs amu-
semens.

Il y a dans ce tableau de ces traits
vifs & inattendus, de ces détours cachés
& heureux, qui montrent en *Virgile* un
génie pour la satire, que des vues su-
périeures & la bonté de son cœur l'em-
pêchoient

* *Virg. Georg. L. I. v. 49.*

† *Varro de Re Rustic. L. I. c. 1.*

pêchoient seules de cultiver *. Quel vétéran ne se reconnoissoit pas dans le vicillard Corycien ** ? Comme eux accoutumé aux armes dès sa jeunesse , il trouvoit enfin le bonheur dans une retraite sauvage, que ses travaux avoit transformée en un lieu de délices †.

L'Italien las de mener une vie remplie de craintes légitimes déplorait avec *Virgile* les malheurs du tems , & plaignoit son Prince de se voir emporté par la violence des vétérans,

*Ut, cum carceribus sese effudere quadriga,
Addunt in spatia, & frustra retinacula
tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus
habenas ††.*

& recommençoit ses travaux dans l'espoir d'un nouveau siècle d'or.

XXII.

* *Hic petit excidiis urbem, miserosque penates
Ut gemmâ bibat, & Sarrano dormiat ostro.*

VIRG. Georg. L. II. v. 505, &c.

** *Ibid.* L. IV. v. 125 & seq.

† Il étoit du nombre des pirates auxquels Pompée avoit donné des terres. V. *Serv.* in loc. & *Vell. Pater.* L. II. p. 56.

†† *Virg.* Georg. L. I. v. 512.

XXII. Si l'on adopte mes idées , Vir-Son succès.
gile n'est plus un simple écrivain , qui
décrit les travaux rustiques. C'est un
nouvel Orphée , qui ne manie sa lyre que
pour faire déposer aux sauvages leur fé-
rocité , & pour les réunir par les liens des
mœurs & des loix *.

Ses chants produisirent cette merveille.
Les vétérans s'accoutumèrent insensible-
ment au repos. Ils passèrent en paix les
trente ans qui s'écoulèrent avant qu'Au-
guste eut établi , non sans beaucoup de
difficulté , un trésor militaire pour les payer
en argent †.

XXIII. *Aristote*, qui portoit la lumière LACRITI-
dans les ténèbres de la nature & de l'art, que. Idée
est le père de la critique. Le tems , dont de la criti-
la justice lente, mais sûre, met enfin la vé- que.
rité à la place de l'erreur , a brisé les sta-
tues du philosophe , mais a confirmé les

D 2

dé-

* *Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cedibus & victu fædo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres , rabidosque leones.*

HORAT. Ars Poët. v. 391.

† *Tillemont. Hist. des Emper.*

Tacit. Annal. L. I. p. 39.

Dionys. L. LV. p. 565.

Sueton. in August. c. 49.

décisions du critique. Destitué d'observations, il a donné des chimères pour des faits. Formé dans l'école de *Platon*, & dans les écrits d'*Homere*, de *Sophocle*, d'*Euripide* & de *Thucydide*, il a puisé ses règles dans la nature des choses & dans la connoissance du cœur humain. Il les a éclaircies par les exemples des plus grands modèles.

Deux mille ans se sont écoulés depuis *Aristote*. Les critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les *Le Clerc*, les *Cousin*, les *Des-maiseaux*, les de *Sainte-Marthe* *, nous en offrent des définitions différentes. Pour moi, je les crois toutes ou trop partiales, ou trop arbitraires. La critique est, selon moi, l'art de juger des écrits & des écrivains; ce qu'ils ont dit s'ils l'ont bien dit, s'ils ont dit vrai †. De la première de ces branches découle la grammaire, la connoissance des langues, & des manuscrits, le discernement des ouvrages supposés, le rétablissement

* *Clerici Ars Crit. Liv. I. c. 1.*

† Il faut borner ce vrai au vrai historique, à la vérité de leurs témoignages & non de leurs opinions. Cette dernière espèce de vérité est plutôt du ressort de la logique que de celui de la critique.

fement des endroits corrompus. Toute la théorie de la Poësie & de l'éloquence se tire de la seconde. La troisième ouvre un champ immense, l'examen & la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques, en critiques Grammairiens, en critiques Rhéteurs, & en critiques Historiens. Les prétensions exclusives des premiers ont nui non-seulement à leur travail, mais à celui de leurs confrères.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hom- Matériaux
mes; tout ce que le génie a créé; tout du criti-
ce que la raison a pesé; tout ce que le que.
travail a recueilli, voilà le département de la critique. La justesse d'esprit, la finesse, la pénétration, sont toutes nécessaires pour l'exercer dignement. Je suis le littérateur dans son cabinet. Je le vois entouré des productions de tous les siècles: sa bibliothèque en est remplie: son esprit en est éclairé sans en être chargé. Il étend ses regards de tous côtés. L'auteur le plus éloigné du travail de l'instant n'est pas oublié: un trait lumineux pourroit s'y rencontrer, qui confirmeroit les découvertes du critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'érudit est
D 3 achevé.

achevé. Le philosophe de nos jours s'y arrête & loue la mémoire du compilateur. Celui-ci en est quelquefois la dupe, & prend les matériaux pour l'édifice.

Opérations
du critique.

XXV. Mais le vrai critique sent que sa tâche ne fait que commencer. Il pèse, il combine, il doute, il décide. Exact & impartial il ne se rend qu'à la raison, ou à l'autorité, qui est la raison des faits *. Le nom le plus respectable le cède quelquefois au témoignage d'écrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt & fécond en ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, & ne fait point parler à ses maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, & il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates, qui se fanent sous la touche la moins rude; mais aussi peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés

* C'est-à-dire, l'autorité combinée avec l'expérience.

cachés du cœur humain , pour se rendre raison de ses plaisirs & de ses dégoûts. Modeste & sensé il n'étale point ses conjectures comme des vérités , ses inductions comme des faits, ses vraisemblances comme des démonstrations.

XXVI. On a dit que la géométrie étoit une bonne logique, & l'on a cru lui donner un grand éloge : il est plus glorieux aux sciences de développer ou de perfectionner l'homme que de reculer les bornes de l'univers. Mais la critique ne peut-elle pas partager ce titre ? Elle a même cet avantage : la géométrie s'occupe de démonstrations qui ne se trouvent que chez elle : la critique balance les différens degrés de vraisemblance. C'est en les comparant que nous réglons tous les jours nos actions, que nous décidons souvent de notre sort *. Balançons des vraisemblances critiques.

XXVII. Notre siècle , qui se croit destiné à changer les loix en tout genre, a enfanté un Pirrhonisme historique, utile

La critique
une bonne
logique.

Controver-
se sur l'his-
toire Ro-
maine.

D 4

* Il s'agit principalement des Elémens de la Géométrie & de ceux de la critique.

utile & dangereux. Mr. de Pouilly, esprit brillant & superficiel, qui citoit plus qu'il ne lisoit, douta de la certitude * des cinq premiers siècles de Rome ; mais son imagination peu faite pour ces recherches céda facilement à l'érudition & à la critique de Mr. Freret & de l'Abbé Sallier **. Mr. de Beaufort fit revivre cette controverse ; & l'histoire Romaine souffrit beaucoup des attaques d'un écrivain, qui savoit douter, & qui savoit décider.

Traité en- XXVIII. Un traité des Romains & des
tre Rome Carthaginois devint entre les mains une
& Carthage objection accablante †. Ce traité se ren-
contre chez Polybe, historien exact & éclairé ††. L'original se conservoit à Rome de son tems. Cependant ce monument authentique contredit tous les historiens. L.
Brutus

* Une définition claire de cette certitude sur laquelle on se disputoit auroit pu abrégé la controverse. "C'est la certitude historique." Mais cette certitude varie de siècle en siècle. Je crois en gros à l'existence & aux actions de Charlemagne : mais la certitude que j'en ai n'est point égale à celle des exploits d'Henri IV.

** Voyez *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. VI. p. 14. 190.

† *Dissert. sur l'incertit. de l'hist. Rom.* p. 33—46.

†† Polyb. Hist. Liv. III. c. 22.

Brutus & M. Horatins y paroissent comme exerçant le Consulat ensemble, quoiqu'Horatins n'y parvint qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des sujets qui n'étoient encore que leurs alliés. On entend parler de la marine d'un peuple, qui se construisit ses premiers vaisseaux que dans la première guerre Punique, deux cens cinquante ans après le consulat de Brutus. Quelles conclusions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété? Elles sont toutes au désavantage des historiens.

XXIX. Cette objection a fort embarrassé les adversaires de Mr. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraisemblable de concilier le monument & les historiens. Séparons d'abord la date d'avec le corps du traité. Celui-ci est du tems de Brutus. Celle-là est de la façon de Polybe ou de ses antiquaires Romains. Les noms des consuls ne se lisoient jamais dans les traités solennels, dans les *fœdera* consacrés par toutes les cérémonies de la religion. Les seuls ministres de cette religion, les *féciaux*, les signoient : & cette circonstance distinguoit les *fœdera* & les

Ce traité
éclairci.

Les con-
suls.

sponsiones. Nous devons ce détail à *Tite-Live* *. Il fait disparaître la difficulté. Les antiquaires auront pris les féciaux pour les consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces antiquaires, que rien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célèbres du fondateur de la liberté & de celui du capitolé. Il leur importoit peu de s'assurer s'ils exercèrent le consulat ensemble.

Les sujets
des Ro-
mains.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'étoient point sujets des Romains, ou s'ils l'étoient, les historiens nous ont donné une idée très-fausse de l'étendue de la république. Transportons-nous dans le siècle de Brutus, & puisons dans la politique des Romains une définition du terme d'allié assez éloignée de la nôtre. Rome, quoique la dernière colonie des Latins, songea de bonne heure à réunir toute cette nation sous

* *Sponderunt consules, legati, quaestores, tribuni militum: nominaque eorum qui sponderunt adhuc exstant: ubi si ex federe acta res esset, praeterquam duorum seclallum, non extarent.*

TIT. LIV. Liv. IX. c. 5.

sous ses loix. Sa discipline, ses héros & ses victoires lui acquirent bientôt une supériorité décidée. Fiers, mais politiques, les Romains en usèrent avec une sagesse digne de leur bonheur. Ils comprirent que des cités mal asservies arrêteroient les armes, épaïseroient les trésors, & corromproient les mœurs de la république. Sous le nom plus spécieux d'alliés ils sçurent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci consentirent avec plaisir à reconnoître Rome pour la capitale de la nation Latine, & à lui fournir un corps de troupes dans toutes ses guerres. La république ne leur devoit qu'une protection, marque de sa souveraineté & qui leur coutoit si cher. Ces peuples étoient alliés de Rome, mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient esclaves *.

XXXI. Cette explication diminue la difficulté, me dira-t-on, mais ne la dissipe pas. *Υπεκooi*, l'expression dont se sert *Polybe*, signifie *sujet*, dans le sens propre du mot. Je ne le contesterai pas. Mais nous n'avons que la traduction de ce traité, &

* *Tit. Liv. Liv. VIII. c. 4.*

Le Préteur *Annius* appelle le gouvernement des Romains, *Regnum impotens*.

& si l'on accorde à ses copies une confiance conditionnelle pour le fond des choses, il ne doit pas être permis de rien conclure de leurs expressions prises à la rigueur. Les assemblages d'idées sont si arbitraires, les nuances si légères, les langues si différentes, que le plus habile traducteur peut chercher des expressions équivalentes, mais n'en trouve guères que de semblables *. Le langage de ce traité étoit ancien. *Polybe* se fia aux antiquaires Romains. La vanité leur grossit les objets. *Fæderati* ne signifie pas des alliés égaux; rendons-le, dirent-ils, par *sujets*.

Leur marine.

XXXII. La marine des Romains embarrasse encore nos critiques. *Polybe* nous assure que la flotte de *Duillius* fut leur premier essai dans ce genre †. Eh bien, *Polybe* se trompe puis qu'il se contredit; voilà toute ma conclusion. Mais en admettant même son récit, l'histoire Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse, qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable; & c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse.

* Voyez *Cleric. Ars Critic. Liv. II. c. 2. §. 1. 2. 3.*

† *Polyb. Liv. I. c. 20.*

thèse. Tarquin opprime le peuple & les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoûte de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courses sur mer. La république naissante les protège, mais met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continues, la paye qu'on accorde aux troupes de terre font négliger la marine ; & dans un siècle ou deux, on oublie quelle a jamais existé *. *Polybe* aura parlé d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs la première marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. *Gelon* & *Hieron* construisirent des vaisseaux plus grands †. Les Grecs & les Carthaginois les imitèrent ; & dans la première guerre Punique, les Romains mirent en mer de ces vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, qui étonnent encore nos antiquaires & nos mécaniciens. Cet

* Je ne dis rien de la flotte qui parut devant *Tarente*. Je crois que les vaisseaux appartenoient aux habitans de *Thuricum*. Voyez *Freinsheim. supplem. Livian. Liv. XII. c. 8.*

† *Arbuthnot's Tables, p. 225. Histoire du commerce des anciens, par Huet. c. 221.*

Cet armement étoit bien propre à faire oublier leurs essais antiques & grossiers *.

Réflexions
sur cette
dispute.

XXXIV. J'ai défendu avec plaisir une histoire utile & intéressante. Mais j'ai voulu sur-tout montrer par ces réflexions combien sont délicates les discussions de la critique, où il ne s'agit pas de saisir la démonstration, mais de comparer le poids des vraisemblances opposées; & combien il faut se défier des systèmes les plus éblouissans, puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre & attentif.

La critique,
une prati-
que sans
être une
routine.

XXXV. Une nouvelle considération embarrasse la critique d'une nouvelle difficulté. Il est des sciences qui ne sont que des connoissances : leurs principes sont des vérités de spéculation & non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition que de se la rendre familière, de l'appliquer avec justesse, de s'en servir comme d'un guide

* On peut voir une autre hypothèse du célèbre M. Freret. Elle plaît par sa simplicité, mais elle me paroit insoutenable. Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XVIII. p. 102, &c.

guide dans ses études , & d'un flambeau dans ses découvertes.

La marche de la critique n'est point une routine. Ses principes généraux sont vrais, mais stériles. Celui qui ne connoit qu'eux se méprend également , qu'il veuille les suivre ou qu'il ose s'en écarter. Le génie plein de ressources , maître des règles , mais maître aussi des raisons des règles , paroît souvent les mépriser. Sa route nouvelle & hardie semble l'en éloigner : mais suivez-le jusqu'au bout , vous voyez en lui un admirateur , mais un admirateur éclairé des mêmes règles , qui sont toujours la base de ses raisonnemens & de ses découvertes. Que toutes les sciences fussent *legum non hominum respublica*, voilà le souhait du peuple des savans. Son accomplissement feroit son bonheur : mais on ne sçait que trop que le bonheur des peuples & la gloire de ceux qui les éclairent ou qui les gouvernent sont des objets souvent différens , & quelquefois opposés. Les savans du premier ordre ne veulent que des études semblables à la lance d'Achille : elle n'étoit faite que pour les mains du héros. Essayons de la manier.

Le Poëte
peut-ils'é-
carter de
l'histoire ?

XXXVI. Le législateur de la critique
a prononcé, que le poëte doit rendre les
héros tels que l'histoire nous les fait con-
noître :

*Aut famam sequere, aut sibi convenientia
finge,*

*Scriptor. Homereum * si forte reponis
Achillem ;*

*Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Fura neget sibi nata, nihil non arroget ar-
mis : &c. †*

Réduirons-nous donc le Poëte au rôle
d'un froid annaliste ? Lui ôterons-nous ce
grand pouvoir de la fiction , ce contraste,
ce choc des caractères , ces situations inat-
tendues où l'on tremble pour l'homme , où
l'on admire le héros ? Ou-bien , plus amis
des beautés que des règles , lui pardonner-
ons nous plus aisément les anachronismes
que l'ennui ?

La loi &
raison de
la loi. Ex-
emple de
Virgile.

XXXVII. Charmer, attendrir, élever
l'esprit, c'est-là l'objet de la poésie. Les
loix partiales ne doivent jamais faire perdre
de vue qu'elles ne sont que des moyens des-
tinés

* Voyez Bentley & Sanadon au v. 120. de l'Art
Poétique d'Horace.

† Horat. Ars Poët. v. 119. & seq.

tinés à aider ses opérations, & non à les embarrasser. On a vu que la philosophie hérissée de démonstrations ose à peine entamer les idées reçues ; comment la poésie pourroit-elle espérer de plaire qu'en s'y prêtant ? Nous nous plaçons à revoir les héros & les événemens de l'antiquité : paroissent-ils travestis, ils produisent la surprise, mais une surprise qui révolte contre les nouveautés. Lorsqu'un auteur veut hazarder quelque changement, il doit réfléchir s'il en naît une beauté frappante ou légère, mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les anachronismes d'*Ovide* nous déplaisent *. La vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de *Virgile* est d'un caractère différent ! Ce Prince

ne

* En matière de géographie & de chronologie on doit peu compter sur l'autorité d'*Ovide*. Ce poëte étoit d'une ignorance grossière dans ces deux sciences. Lisez la description des voyages de Médée ; *Metamorph. Liv. VIII. v. 350 à 402, & le XIV. Liv. des mêmes Metamorph.* Celle-là est remplie d'erreurs géographiques, qui donnent la torture aux commentateurs mêmes ; & celui-ci fourmille de bévues chronologiques.

E

ne périt que par les armes d'Ascagne *. Mais quel lecteur assez glacé pour y songer un instant, lorsqu'il voit Enée, ministre des vengeances célestes, devenir le protecteur des nations opprimées, lancer la foudre sur la tête du coupable tiran, mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups, le jeune & pieux Lausus digne d'un autre père, & d'un destin plus propice ? Que de beautés l'histoire faisoit perdre au poète : Encouragé par ce succès, il l'abandonne quand il eut dû la suivre. Enée arrive dans l'Italie si défirée ; les Latins accourent pour défendre leurs foyers, tout menace du plus sanglant combat.

“ Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage ;

“ Déjà couloit le sang prémices du carnage †.”

Le nom d'Enée fait tomber les armes aux ennemis. Ils craignent de combattre ce guerrier, dont la gloire s'élève des cendres de sa patrie. Ils courent embrasser ce Prince annoncé par tant d'oracles, qui leur apporte du fond de l'Asie, ses Dieux, une race

* *Serv.* ad Virg. *Æneid* Liv. IV. v. 620. *Dion. Halicarn.* antiq. Rom. Liv. I.

† *Racin.* *Iphig.* Act. v. sc. dern.

race de héros, & la promesse de l'empire de l'univers. Latinus lui offre un azile & sa fille. * Quel coup de théâtre ! Qu'il étoit digne de la majesté de l'épopée, & de la plume de *Virgile* ! Qu'on lui compare, si on l'ose, l'ambassade d'Ilianeus, le palais de Latinus, & le discours du Monarque †.

XXXVIII. Que le Poëte, je le répète ^{Eclaircissemens & restrictions.} encore, ose hasarder, pourvu que le lecteur retrouve toujours dans ses fictions ce même degré de plaisir, que la vérité & les convenances lui eussent offert. Qu'il ne bouleverse pas les annales d'un siècle pour dire une antithèse. L'invention ne trouvera pas cette loi trop sévère si elle réfléchit, que le sentiment appartient à tous les hommes, que les connoissances ne sont le passage que d'un petit nombre, & que le beau agit plus puissamment sur l'âme que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souvienne toute fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de *Milton*, la versification harmonieuse de *Voltaire*, ne nous re-

E 2

con-

* *Tit. Liv.* Liv. I. c. 1.

† *Virg. Æneid.* Liv. VII. v. 148. jusqu'à 285.

concilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV. vainqueur des Romains. Disons, en rassemblant nos idées, que les caractères des grands hommes doivent être sacrés; mais que les poètes peuvent écrire leur histoire, moins comme elle a été que comme elle eut dû être; qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels, parce que ceux-ci supposent l'erreur, & celles-là une simple ignorance; & qu'enfin on rapproche plus aisément les tems que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés, où les systèmes des chronologistes sont les fictions des poètes, à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'épisode de Didon est plus philosophe ou moins homme de goût que moi *.

XXXIX.

* On peut douter cependant si cet épisode blesse la véritable chronologie. Dans le système plausible du Chevalier *Newton*, Enée & Didon se trouvent contemporains (1). Les Romains devoient mieux connoître l'histoire de Carthage que les Grecs. Les archives

(1) Voyez *Newton's Chronology of ancient Kingdoms reformed.* p. 32.

XXXIX. Plus on a approfondi les sciences , plus on a vû qu'elles étoient toutes

LES SCI-
ENCES
NATU-
RELLES.

E 3

chives de Carthage étoient passées à Rome (2). La langue Punique y étoit assez connue (3). Les Romains consultoient volontiers les Africains sur leurs origines (4). D'ailleurs, (& c'est assez pour disculper notre poëte) *Virgile* adopte une chronologie plus conforme aux supputations de *Newton* qu'à celles d'*Eratosthène*. Peut-être on ne sera pas fâché de voir les preuves de ce sentiment.

Sept ans suffirent à peine au courroux de Junon & aux voyages d'Enée. C'est *Didon* qui me l'apprend :

Nam te jam septima portat

Omnibus errantem terris & fluctibus ætas (5).

Quelques mois après il arriva au bord du Tibre. Ce fut-là que le Dieu du fleuve lui apparut, lui prédit de nouveaux combats, mais lui fit espérer une fin glorieuse à ses maux. Un prodige confirma l'oracle. Une truie couchée sur le rivage montrait, par ses trente petits qui l'environnoient, le nombre d'années qui devoient s'écouler avant que le jeune *Ascagne* jettât les fondemens d'*Albe* :

Jamque

(2) *Universal History*, tom. XVIII. p. 111. 112.

(3) *Plaut.* *Penul.* act. v. sc. 1.

(4) *Sallust.* in *Bell. Jugurth.* c. 17. *Ammian. Marcel.* Liv. XXII. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. IV. p. 464.

(5) *Virgile Æneid.* Liv. I. v. 755.

toutes liées. On a cru voir un bois immense.

Jamque tibi, (ne vana putes hæc fingere somnum,) Littoreis ingens inventa sub ilicibus fas, Triginta capitum fatus enixa, jacebit : Alba, solo recubans, albi circum ubera nati. (Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum :) Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis, Ascanius clari condet cognominis Albam (6).

Cette ville demeura pendant trois cens ans le siège de l'Empire & le berceau des Romains :

Hic jam ter centos totos regnabitur annos Gente sub Hecstarea (7).

Ce sont-là les expressions que *Virgile* met à la bouche de Jupiter. Nos chronologistes s'embarassent peu de faire tenir sa parole au Maître du tonnerre. Ils font détruire la ville d'Albe par *Tullus Hostilius* près de cinq cens ans après sa fondation, & environ cent ans après celle de Rome (8). Mais tout s'aplanit dans le système de *Newton*. La prise de Troyes placée à l'an 904, & suivie d'un intervalle de 337 ans, nous conduit à 567, 60 ans après les *Palilia*, époque, qui quadre au mieux avec le règne du troisième successeur de *Romulus* (9). Une ancienne tradition conservée par *Plutarque*. (10) y coïncide avec précision. On déterra les Livres de *Numa*, An.
ant.

(6) *Virgil. Æneid. Liv. VIII. v. 42.*

(7) *Ibid. Liv. I. v. 272.*

(8) Voyez les tables Chronolog. d'*Helvicius*, è. l. ann. A. C. 656, &c.

(9) *Newton's Chronology*, p. 52. &c.

(10) Voyez *Plutarch. in Numa.*

menſe. Au premier coup d'œil tous les

E 4

arbres

ant. Chr. 181, quatre cens ans après la mort de ce Roi & le commencement du règne d'Hoſtilius. Numa mourut donc 581 ans avant l'ère chrétienne. Quel art dans le poète de ſaiſir le moment où Enée arrive à Carthage, pour répondre à ſes critiques, de la ſeule manière que la rapidité de ſa marche & la grandeur de ſon ſujet pouvoient le lui permettre ! Il leur fait ſentir que dans ſes hypothèſes la rencontre de Didon & d'Enée n'eſt point une licence poétique. *Virgile* n'eſt point le ſeul qui ait revoqué en doute la chronologie vulgaire des Rois Latins. Je le ſoupçonne même d'avoir puisé ſes idées dans les ouvrages de ſon contemporain *Troque-Pompée*. Cet hiltorien, le rival de *Tite-Live* & de *Salluſte* (11), donnoit au Royaume d'Albe la même durée de trois cens ans. Si ſon hiltorie univerſelle ne s'étoit pas perdue, nous y verrions apparemment le détail & les preuves de cette opinion. A préſent il faut nous contenter d'en lire la ſimple expoſition chez ſon abrégiateur. "*Albanam longam condidit quæ trecentis annis caput regni fuit* (12)". *Tite-Live* lui-même, ce père de l'hiltorie Romaine, qui fait paroître quelquefois tant d'attachement à la chronologie reçue (13), mais qui gliffe d'ordinaire ſur les endroits ſcabreux d'une façon qui montre ſa bonne foi & ſon ignorance, ſemble ſe défier de ſes guides dans ces ſiècles reculés. Rien de plus naturel

(11) *Flav. Vopisc.* in proem. Aurelian.

(12) *Juſtin.* Liv. XLIII. c. 1,

(13) *Tit. Liv.* Liv. I. c. 18. & alibi paſſim.

arbres qui le formoient paroissent isolés ; mais a-t-on percé la superficie , on a vu que toutes les racines étoient entremêlées.

Il n'y a point d'étude , pas même la plus chétive , & la moins connue , qui n'offre quelquefois des faits , des ouvertures , des objections à la plus sublime & à la plus éloignée des connoissances. J'aime à peser sur cette considération. Il faut faire voir aux nations & aux professions différentes, leurs besoins réciproques. Montrez

naturel que de marquer la durée du règne de chaque Roi Latin dont il rapporte le nom (14) ! Or il se tait sur cet article. Rien de plus nécessaire que de fixer au moins l'intervalle entre Enée & Romulus ; il ne le fait point. Ce n'est pas tout. "La destruction d'Albe, dit-il, suivit de 400 ans la fondation (15)." En retranchant cert ans pour les régnes de Romulus & de Numa, & pour la moitié de celui d'Horsilius, il nous en restera 300 au lieu de 400 que nous donneroit la chronologie d'Eratosthène. *Tite-Live* est donc d'accord avec *Virgile* à peu de chose près ; & cette petite différence affermit leur union plutôt qu'elle ne l'affoiblit. Je prévois une objection , mais des plus minces. Y répondre ce seroit créer des monstres pour les combattre ; ainsi, je finis cette digression déjà trop longue.

(14) *Tit. Liv. Liv. I. c. 9.*

(15) *Idem Liv. I. c. 29.*

trez à l'Anglois les avantages du François ; faites connoître au physicien les secours que la littérature lui présente ; l'amour propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la Philosophie s'étend : l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux ; ils sont frères.

XL. Dans toutes les sciences nous nous appuyons sur les raisonnemens & sur les faits. Sans ceux-ci nos études seroient chimériques ; privées de ceux-là elles ne sauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles-Lettres sont mêlées. Toutes les branches de l'étude de la nature, qui cache souvent sous une petitesse apparente une grandeur réelle, le sont pareillement. Si la physique a ses *Buffons*, elle a aussi, (pour parler le langage du tems,) ses érudits. La connoissance de l'antiquité leur offre aux uns & aux autres une riche moisson de faits propres à dévoiler la nature, ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient de prendre un nuage pour une Divinité. Quelles lumières le médecin ne puise-t-il pas dans la description de la peste qui désola Athènes ? J'admire avec lui la force ma-

Liaison de la Physique & de la Littérature.

E 5

jestu-

gestueuse de *Thucydide* *; l'art & l'énergie de *Lucrece* **; mais il va plus loin: il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses concitoyens.

Je fais que les Anciens s'appliquoient peu aux sciences naturelles; que déstitués d'instrumens, & isolés dans leurs travaux, ils n'ont pû rassembler qu'un petit nombre d'observations mêlées d'incertitudes, diminuées par les injures du tems, & jettées au hazard dans un grand nombre de volumes †: mais la pauvreté doit-elle inspirer la négligence? L'activité de l'esprit humain s'excite par les difficultés. La nécessité mère du relâchement seroit un assemblage étrange.

Avantages des anciens.
Spectacles de l'amphitéâtre.

XLI. Les partisans mêmes les plus zélés des modernes ne disconvient pas, je pense, des secours que les anciens possédoient & dont nous manquons. Je rappelle en frémissant les spectacles sanglans des

* *Thucydid.* Liv. I.

** *Lucret.* de Rer. Natur. Liv. VII. v. 1136. &c.

† Mr. *Freret* croyoit les observations philosophiques des anciens plus exactes qu'on ne le pense. Qui-conque connoit le génie & les lumières de Mr. *Freret* sent le poids de son autorité. Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XVIII. p. 97.

des Romains. Le sage *Cicéron* les détestoit & les méprisoit *. La solitude & le silence l'emportoient de beaucoup chez lui sur ces chefs-d'œuvre de magnificence, d'horreur & de mauvais goût **. En effet, se plaire au carnage n'est digne que d'une troupe de sauvages. On ne pouvoit élever des palais pour y faire combattre des bêtes, que chez un peuple, qui préféreroit les décorations aux beaux vers, & les machines aux situations †. Mais tels étoient les Romains : leurs vertus, leurs vices, & jusqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la patrie.

Cependant ces spectacles, si affreux aux yeux du philosophe, si frivoles à ceux de l'homme de goût, devoient être bien précieux pour le naturaliste.

Qu'on

* *Cicéron* envie le sort de son ami *Marius*, qui passa à la campagne les jours des jeux magnifiques de *Pompée*. Il parle avec assez de mépris du reste des spectacles : mais il s'attache sur-tout aux combats des bêtes sauvages. "*Reliquæ sunt venationes,* (dit-il) *bina per dies quinque ; magnificæ , nemo negat : sed quæ potest homini esse politico delectatio , cum aut homo imbecillus a valentissima bestia laniatur, aut præclara bestia venabulo transverberatur ?*"

** *Cicero* ad *Famil.* Liv. VII. epist. I.

† *Horat.* Liv. II. epist. I. v. 187.

Qu'on se représente le monde épuisé pour fournir à ces jeux, les trésors des riches & le pouvoir des Grands mis en œuvre pour déterrer des créatures singulières par leur figure, par leur force, ou par leur rareté, pour les amener dans l'amphitéâtre de Rome, & pour mettre en jeu l'animal entier *. Ce devoit être une école admirable, sur-tout pour cette partie la plus noble de l'histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la nature & les propriétés des animaux qu'à décrire leurs os & leurs cartilages. Souvenons-nous que *Pline* a fréquenté cette école, & que l'ignorance a deux filles, l'incrédulité & la foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

Pais où les
phyficiens
anciens étu-
dioient
la nature.

XLII. Si l'on sort de ce théâtre pour entrer dans un autre plus vaste, & pour examiner quelles étoient les contrées soumises aux naturalistes & aux phyficiens de l'antiquité, nous ne les plaindrons pas.

Je sçais que la navigation nous a ouvert un nouvel hémisphère ; mais je sçais aussi que la découverte d'un matelot, & le voyage

* Voyez *Essais de Mont.* vol. III. p. 140.

voyage d'un marchand n'éclaircit pas toujours le monde comme ils l'enrichissent. Les limites du monde connu sont plus étroites que celles du monde matériel ; & les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du tems des *Plin*, des *Ptolomée*, & des *Galien*, l'Europe, à présent le siège des sciences, l'étoit également ; mais la Grèce, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, pais féconds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste corps étoit uni par la paix, par les loix & par la langue. L'Africain & le Breton, l'Espagnol & l'Arabe se rencontroient dans la capitale, & s'instruisoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux-mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient *, parroient tous les ans de la capitale pour gouverner les provinces, & pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applanissoit les routes de la science.

XLIII. C'étoit, sans doute, de son La grande
 beaupère Agricola que *Tacite* apprit que Bretagne
 l'océan inondoit la grande Bretagne & inondée
 rendoit par l'océ-
 an.

* Voyez *Strab.* Liv. XVII. p. 816. edit. *Casaub.*

rendoit ce país un amas de marais *. *Herodien* nous confirme ce fait **. Cependant aujourd'hui, à quelques endroits près, le terrain de notre île est assez élevé †. Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le système de la diminution des eaux ? Trouvera-t-on dans les ouvrages des hommes de quoi affranchir le país du joug de l'océan ? Le sort du marais de Pomptine ††, & de quelques autres nous donneroit d'assez minces idées de

* *Tacit. in Vit. Agricol. c. 10.*

** *Herodian. Hist. Liv. III. c. 47.*

† *Tacite s'exprime d'une manière plus forte qu'Herodien. "Unum addiderim (dit-il) nusquam latius dominari mare; multum fluminum huc atque illuc ferri, nec litore tenuis accrescere aut resorberi, sed insulare penitus atque ambire; etiam jugis atque montibus influere velut in suo."*

†† Le consul Cethegus dessécha ce marais, A. U. C. 592. Du tems de Jules-César il étoit derechef inondé. Ce Dictateur avoit dessein d'y faire travailler. Il paroît qu'Auguste le fit, mais je doute que ses travaux aient mieux réussi que les premiers. Du moins *Plin* l'appelle encore marais. *Horace* l'avoit en quelque sorte prédit :

"*Debemus morti nos nostraque*

"*Sterilis ut palus dudum aptaque remis*

"*Vicinas urbes alit & grave sensit aratrum."*

Freinsheim. suppl. Liv. XLVI. cap. 44. Sueton L. I. c. 44. Plin. hist. nat. Liv. III. c. 5.

de leurs travaux. Quoiqu'il en soit, content d'avoir fourni les matériaux, j'en laisse l'emploi aux physiciens. Ce n'est pas chez les anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, à parler avec le plus de hardiesse des sujets qu'on entend le moins.

XLIV. "Après l'esprit de discernement, ce qu'il y a de plus rare au monde (dit le judicieux la *Bruyere*) ce sont les perles & les diamans."

L'ESPRIT
PHILOSOPHIQUE.

Je mets sans balancer l'esprit philosophique avant celui de discernement. C'est la chose du monde la plus pronée, la plus ignorée & la plus rare. Il n'y a point d'écrivain qui n'y aspire. Il sacrifie de bonne grace la science. Pour peu que vous le pressiez, il conviendra que le jugement sévère embarrasse les opérations du génie: mais il vous assurera toujours que cet esprit philosophique, qui brille dans ses écrits, fait le caractère du siècle où nous vivons. L'esprit philosophique d'un petit nombre de grands hommes a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les ordres de l'état, & leur a préparé, à son tour, de dignes successeurs.

Prétensions
à l'esprit
philosophique.

XLV.

Ce qu'il
n'est pas.

XLV. Cependant si nous jettons les yeux sur les ouvrages de nos sages, leur diversité nous laisseroit dans l'incertitude sur la nature de ce talent; & celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns il consiste à se frayer des routes nouvelles, & à fronder toute opinion dominante, fut-elle de *Socrate* ou d'un Inquisiteur Portugais, par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres cet esprit s'identifie avec la géométrie, cette Reine impérieuse, qui, non contente de régner, proscriit ses sœurs, & déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, qui ne roule pas sur des lignes & sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi, dont les écarts ont quelquefois conduit à la vérité, & dont les excès mêmes, comme les rébellions des peuples, inspirent une crainte salutaire au despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'esprit géomètre: mais cherchons pour l'esprit philosophique, un objet plus sage que celui-là, & plus universel que celui-ci.

XLVI.

XLVI. Quiconque s'est familiarisé avec les écrits de *Cicéron*, de *Tacite*, de *Baron*, de *Leibnitz*, de *Bayle*, de *Fontenelle*, de *Montesquieu*, s'en fera faire une idée aussi juste & bien plus parfaite que celle que j'essaierai de tracer. Ce qu'il est.

L'esprit philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples ; à saisir & à combiner les premiers principes. Le coup-d'œil de son possesseur est juste mais en même tems étendu. Placé sur une hauteur, il embrasse une grande étendue de pais, dont il se forme une image nette & unique, pendant que des esprits aussi justes, mais plus bornés n'en découvrent qu'une partie. Il peut être géomètre, antiquaire, musicien, mais il est toujours philosophe, & à force de pénétrer les premiers principes de son art il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de génies, qui travaillent de loin en loin à former cette première science, à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres seroient soumises. En ce sens cet esprit est bien peu commun. Il est assez de génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières ; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite

un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le secours
qu'il peut
tirer de la
littérature.

XLVII. Quelle étude peut former cet esprit ? Je n'en connois aucune. Don du ciel, le grand nombre l'ignore ou le méprise ; les sages le souhaitent ; quelques uns l'ont reçu ; nul ne l'acquiert : mais je crois l'étude de la littérature, cette habitude de devenir, tour-à-tour, Grec, Romain, disciple de Zénon ou d'Epicure, bien propre à le développer & à l'exercer. A travers cette diversité infinie d'esprits, on remarque une conformité générale entre ceux, à qui leur siècle, leur pays, leur religion a inspiré une manière à-peu-près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés ne sauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe ; & en brisant leurs chaînes vous sentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez les Grecs des fauteurs de la démocratie ; des enthousiastes de l'amour de la patrie chez les Romains ; chez les sujets des Commodos, des Sévères ou des Caracalla des apologistes du pouvoir absolu ; & chez

chez l'Epicurien de l'antiquité * la condamnation de sa religion. Quel spectacle pour un esprit vraiment philosophique de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les nations les plus éclairées ; des barbares parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités ; des conséquences vraies mais peu justes tirées des principes les plus erronés ; des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire ; le langage formé sur les idées , & les idées justifiées par le langage ; les sources de la morale par-tout les mêmes ; les opinions de la contentieuse métaphysique partout variées, d'ordinaire extravagantes ; nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles ; subtiles , obscures , incertaines , toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur. Un ouvrage Iroquois, fut-il rempli d'absurdités , feroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain

F 2

placé

* Depuis qu'*Epicure* eut répandu sa doctrine , on commença à se déclarer assez publiquement sur la religion dominante & à ne la regarder que comme une institution. Voyez *Lucret. de Rer. Natur. Lib. I. v. 62, &c. Sallust. in bell. Catilin. c. 51. Cicero pro Cluent. c. 61.*

placé dans des circonstances que nous n'avons jamais éprouvées, & dominé par des mœurs, & des opinions religieuses totalement contraires aux nôtres. Quelquefois nous serions frappés & instruits par la contrariété des idées qui en naîtroient ; nous en chercherions les raisons ; nous suivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois aussi nous reconnoîtrions avec plaisir nos principes, mais découverts par d'autres routes, & presque toujours modifiés & altérés. Nous y apprendrions non-seulement à avouer, mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus absurde, & à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnoissent pour être justes les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le Barbare ce qu'ils admirent chez le Grec, & qui qualifient la même histoire d'impie chez le Payen, & de sacrée chez le Juif.

Sans

Sans cette connoissance philosophique de l'antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la coutume nous seroit peu connu. Nous confondrions à tout moment l'incroyable & l'absurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la personne de César un Dieu, un Prêtre & un Athée*. Il vit élever des temples à sa clémence**, Collègue de Romulus il recevoit les vœux de la nation †. Sa statue étoit couchée, dans les fêtes sacrées, auprès de ce Jupiter, qu'un instant après il alloit lui-même invoquer ††. Fatigué de cette vaine

F 3

pompe

* Athée en niant sinon l'existence du moins la providence de la divinité; car César étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'esprit peut rendre obscure une vérité claire, liront avec plaisir les doutes que Mr. Bayle a su répandre sur les sentimens de César. Voyez *Dictionnaire de Bayle* à l'article CESAR.

** Voyez *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. I. p. 369, &c.

† Cicero ad Attic. Lib. XII. epist. 46, &c. Lib. XIII. epist. 28.

†† César étoit souverain Pontife, & ce facerdoce n'étoit point pour les Empereurs un vain titre. Les belles dissertations de Mr. de la Bastie sur le pontificat des Empereurs convaincront les incrédules, s'il en est,

pompe il cherchoit Panfa & Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du peuple , & de ces Dieux l'effet & l'objet de sa terreur *.

XLVIII.

est, sur cet article. Consultez sur-tout la troisième de ces pièces insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XV. p. 39.

* *Lucrece* né avec cet enthousiasme d'imagination, qui fait les grands poètes & les missionnaires , voulut être l'un & l'autre. Je plaindrois le théologien qui ne feroit pas grace au dernier en faveur du premier. *Lucrece*, après avoir prouvé la Divinité malgré lui-même, en rapportant les phénomènes de la nature à des causes générales, cherche comment l'erreur qu'il combat a pu s'emparer de tous les esprits. Il en trouve trois raisons : I. Nos songes ; nous y voyons des êtres & des effets que nous ne rencontrons point dans ce monde ; nous leur accordons aussitôt une existence réelle & une puissance immense. II. Notre ignorance de la nature, qui nous fait recourir par tout à l'action de la Divinité. III. Notre crainte, l'effet de cette ignorance ; elle nous engage à fléchir devant les calamités qui ravagent la terre , & nous fait essayer d'appaiser par nos prières quelque être invisible qui nous afflige. *Lucrece* exprime cette dernière raison avec une énergie & une rapidité qui nous enlève. Il ne nous accorde point le tems de l'examiner :

“ *Prætera*

XLVIII. L'histoire est pour un esprit philosophique ce qu'étoit le jeu pour le Marquis de Dangeau *. Il voyoit un système, des rapports, une suite, là-où les autres ne discernoient que les caprices de la fortune. Cette science est pour lui celle des causes & des effets. Elle mérite bien que j'essaye de poser quelques règles propres, non à faire germer le génie, mais à le garantir des écarts : peut-être que si on les avoit toujours bien pesées on auroit pris plus rarement la subtilité pour la finesse d'esprit, l'obscurité pour la profondeur, & un air de paradoxe pour un génie créateur.

F 4

XLIX.

- “ *Præterea, cui non animus formidine Divûm*
 “ *Contrahitur ? cui non conrepunt membra pa-*
 “ *vore,*
 “ *Fulminis horribili cum plaga torrida tellus*
 “ *Contremit, & magnum percurrunt murmura*
 “ *cælum ?*
 “ *Non populi, gentesque tremunt ? Regesque su-*
 “ *perbi*
 “ *Conripiunt Divûm perculsi membra timore,*
 “ *Ne quod ob admissum sædè dictumve superbè*
 “ *Pœnarum gravè sit solvendi tempus adactum ?*”

LUCRET. de Rer. Natura Lib. V. v. 1216, &c.

* Fonten. dans l'Eloge du Marq. de Dangeau.

Règles pour
choisir les
faits.

XLIX. Parmi la multitude des faits, il y en a, & c'est le grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre existence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une conclusion partielle, d'où le philosophe peut juger des motifs d'une action, & d'un trait dans un caractère : ils éclaircissent un chaînon. Ceux qui dominent dans le système général, qui y sont liés intimement, & qui en ont fait mouvoir les ressorts, sont fort rares ; & il est plus rare encore de trouver des esprits qui sachent les entrevoir dans le vaste cahos des événemens, & les en tirer purs & sans mélange.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition il paroîtra peu nécessaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les causes aux effets, ne pas bâtir sur l'action d'un homme le caractère d'un siècle, ne pas chercher dans un effort unique, forcé & ruineux la mesure des forces & des richesses d'un Etat, & se souvenir que ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger ; qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair, mais qu'il instruit peu si l'on ne le compare avec d'autres de la même espèce. Le peuple Romain fit voir en élisant Caton qu'il aimoit mieux être
cor-

corrigé que flatté *, dans ce même siècle, où il condamna la mâle sévérité dans la personne de *Linus Salinator* †.

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un système, qu'à ceux que vous decouvrez après avoir conçu ce système. Préférez souvent les petits traits aux faits brillans. Il en est d'un siècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre se dévoile mieux dans la tente de *Darius* †† que dans les champs de *Gugmela*. Je reconnois tout autant la férocité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphitéâtre qu'à les considérer qui étranglent un Roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se deshaille lorsqu'on espère n'être pas vu ; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraits les plus secrètes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un peuple, dans un certain siècle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux je fais plus attention

Avantages
des petits
traits. Dif-
férence du
vice & de
la vertu.

F 5

* *Liv. Lib. XXXIX. c. 40. Plutarch. in Caton.*

† *Liv. Lib. XXIX. c. 37.*

†† *Quint. Curt. de Reb. gest. Alexandri, Lib. III. c. 32.*

tion à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître ; on la connoît sans la sentir ; on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion : on le justifie par raffinement. D'ailleurs , il y a toujours & partout de grands criminels : mais si la corruption n'est pas générale ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux, (& ils sont habiles à le discerner,) ils le méprisent, ils se montrent à découvert, ils bravent ses jugemens ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eut détesté le vice se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibère.

Le siècle de
Tibère le
plus vici-
eux de
tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La cour de Tibère me l'apprend, mais un petit fait conservé par *Suétone* & par *Tacite* m'en assure encore mieux : le voici. La vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes *. Leur politique permettoit la débauche

* Les Romains confioient le soin de la vertu des femmes à leur famille. Celle-ci s'assembloit, la jugeoit

bauche chez les courtisannes * : & pour régler le désordre même , on les forma en corps. Sous Tibère un grand nombre de femmes de distinction ne rougirent point de se présenter publiquement devant leurs Ediles,

geoit si elle étoit accusée , la condamnoit à mort & exécutoit la sentence si elle se trouvoit coupable. La loi pardonnoit aussi au courroux du mari ou du père qui tuoit le galant, sur-tout s'il étoit de condition servile. Voyez *Plutarch. in Romul. Dionys. Halicarn. Lib. VII. Tacit. Annal. Lib. XIII. Valer. Maxim. Lib. VI. c. 3—7. Rosin. Antiq. Rom. Lib. VIII. p. 859, &c.*

* Le discours de Micio dans *Terence* , la manière dont *Cicéron* excuse les débauches de son client , & l'exhortation de *Caton* peuvent nous faire connoître la morale des Romains à cet égard. Ils ne blâmoient la débauche que lorsqu'elle détournoit le citoyen de ses devoirs essentiels.

Leurs oreilles n'étoient pas plus chastes que leur conduite: peu de gens connoissent la *Casina* de *Plaute*, mais ceux qui ont lû cette misérable pièce ne peuvent comprendre qu'il n'y ait eu que quarante à cinquante ans de cette farce à l'*Andrienne*. Une intrigue sale d'esclaves n'y est relevée que par des pointes & des obscénités dignes d'eux. C'étoit cependant la comédie de *Plaute* qu'on voyoit avec le plus de plaisir, & qu'on redemandoit le plus souvent. Voilà les mœurs de la seconde guerre Punique , de cette vertu que la postérité des anciens Romains regrettoit & admiroit. Voyez *Terent. Adelph. act. i. sc. 2. v. 38. Cicero pro Coelio, c. 17. Horat. satyr. Lib. I. sat. 2. v. 29. II. Prolog. ad Casin. Plaut.*

Ediles, de se faire inscrire dans le rôle des courtisannes, & de briser par leur propre infâmie la barrière, que les loix oppoient à leur prostitution *.

Parallèle
de Tacite
& de Tite-
Live.

LII. Choisir les faits, qui doivent être les principes de nos raisonnemens ; on sent combien la tâche est difficile. La négligence ou le mauvais goût d'un historien peut nous faire perdre à jamais un trait unique pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les philosophes ne sont pas toujours historiens, il seroit du moins à souhaiter que les historiens fussent philosophes.

Je ne connois que *Tacite*, qui ait rempli mon idée de cet historien philosophe. L'intéressant *Tite-Live* lui-même ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un & l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces compilateurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'histoire en rhéteur & l'autre en philosophe. Ce n'est pas que *Tacite* ait ignoré le langage des passions ou *Tite-Live* celui de la raison : mais l'un plus attaché à plai-

* *Sueton.* Lib. III. c. 35. *Tacit.* *Annal.* Lib. II. c. 85.

à plaire qu'à instruire vous conduit pas-à-pas à la suite de ses héros, & vous fait éprouver, tour-à-tour, l'horreur, l'admiration & la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur que pour lier à vos yeux la chaîne des évènements, & remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Hannibal ; mais j'assiste au conseil de Tibère. Tite-Live me peint l'abus du pouvoir, une sévérité que la nature approuve en frémissant, la vengeance & l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous leurs coups * : mais les loix des Décemvirs, leur caractère, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du peuple Romain, avec le parti des Décemvirs, avec leurs desseins ambitieux ; il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une république bornée, pauvre, à demi-sauvage, la bouleversèrent lorsque la force de son institution l'eut portée au faite de la grandeur. Je l'aurois trouvé dans Tacite. J'en juge, non-seulement par la trempe connue de son génie, mais encore par ce tableau énergique & varié qu'il offre des loix,

* Liv. Lib. III. c. 44—60.

loix, ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité & de la faction *.

Remarque
sur une idée
de M. d'A-
lembert.

LIII. Ne suivons point le conseil de cet écrivain, qui unit, comme *Fontenelle*, le savoir & le goût. Je m'oppose, sans crainte du nom flétrissant d'érudit, à la sentence, par laquelle ce juge éclairé, mais sévère, ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble tous les faits, qu'on en choisisse quelques uns, & qu'on livre le reste aux flammes †. Conservons-les tous précieusement. Un *Montesquieu* démêlera dans les plus chétifs des rapports inconnus au vulgaire. Imitons les botanistes. Toutes les plantes ne sont pas utiles dans la médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles. Ils espèrent que le génie & les travaux heureux y verront des propriétés jusqu'à présent cachées.

On a fait
les hom-
mes trop
systéma-
tiques ou
trop capri-
cieux.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé. L'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet équilibre dont se piquoit l'école de *Pirrhon*. Le génie brillant se laisse éblouir par ses propres conjectures : il

* *Tacit. Annal. Lib. III. p. 84. edit. Lips.*

† *D'Alembert Mélanges de philosophie & de littérature, Vol. II. p. 1.*

il sacrifie la liberté aux hypothèses. De cette disposition naissent les systèmes. On a vu du dessein dans les actions d'un grand homme ; on a aperçu un ton dominant dans son caractère , & des spéculatifs de cabinet ont aussi-tôt voulu faire de tous les hommes des êtres aussi systématiques dans la pratique que dans la spéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs passions , de la politique dans leurs foiblesses , de la dissimulation dans leur inconstance ; en un mot, à force de vouloir faire honneur à l'esprit humain , ils en ont souvent fait bien peu au cœur.

Justement choqués de leur raffinement, & fâchés de voir étendre à tous les hommes des prétentions qu'on eut dû borner à un Philippe ou à un César , des esprits plus naturels se sont jettés dans l'autre extrême. Ils ont banni l'art du monde moral pour y substituer le hazard. Selon eux les foibles mortels n'agissent que par caprice. La fureur d'un écervelé établit un empire : la foiblesse d'une femme le détruit.

LV. L'étude des causes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns & aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaisir l'homme

Causes générales,
mais déterminées.

l'homme humilié , les motifs de ses actions inconnus à lui-même , lui-même le jouet des causes étrangères, & de la liberté de chacun l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment , & les spéculations dont leur esprit se nourrit.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réflexions ! La théorie de ces causes générales seroit entre les mains d'un *Montesquieu* une histoire philosophique de l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur & la chute des Empires , empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage , de la foiblesse ; agissant sans le concours des causes particulières, & quelque fois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systèmes, dernière passion du sage , il auroit su reconnoître que , malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, & qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux , dont l'influence lente mais sûre change la face de la terre, sans qu'on puisse s'appercevoir de l'époque de ce changement , & sur-tout dans les mœurs , les religions , & tout ce qui est soumis au joug de l'opinion. Voilà une partie des leçons que ce philosophe eut

eut tirées de ce sujet. Pour moi, j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser. Je vais indiquer quelques faits intéressans, & tâcherai ensuite d'en rendre raison.

LVI. Nous connoissons le Paganisme, ^{Système du Paganisme.} ce système riant, mais absurde, qui peuple l'univers d'êtres fantasques, dont la puissance supérieure ne les rend que plus injustes & plus insensés que nous-mêmes. Quelle fut la nature & l'origine de ces Dieux ? Furent-ils des princes, des fondateurs de sociétés, des grands hommes inventeurs des arts ? Une reconnoissance ingénieuse, une admiration aveugle, une adulation intéressée plaça-t-elle dans le ciel, ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les bienfaiteurs de la terre ? Ou bien faut-il reconnoître dans ces Divinités autant de parties de l'univers, auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie & la pensée ? Cette question est digne de notre attention : elle est curieuse, mais elle est difficile.

G

LVII.

Difficulté
de connoi-
tre une re-
ligion.

LVII. Nous ne connoissons guère le système du Paganisme que par les poètes *, & par les pères de l'Eglise; les uns & les autres très adonnés aux fictions †. Les ennemis d'une religion ne la connoissent jamais parce qu'ils la haïssent, & souvent la haïssent parce qu'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle, avec empressement, les calomnies les plus atroces. Ils imputent à leurs adversaires des dogmes qu'ils détestent, & des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les sectateurs d'une religion, de l'autre côté, remplis de cette foi, qui se fait un crime de douter, sacrifient souvent pour sa défense leur raison, & même leur vertu. Forger des prophéties, ou des miracles, pallier ce qu'ils ne peuvent défendre, allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier, & nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser, sont des moyens, que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappelions-nous les Chrétiens

* Il faut cependant distinguer *Homère*, *Hésiode*, *Pindare*, & les poètes tragiques, qui vécurent pendant que la tradition étoit plus pure.

† Voyez sur cet article la *Recherche libre* du Docteur *Midleton*, & l'*Histoire du Manichéisme* de Mr. de *Beaufobre*, deux beaux monumens d'un siècle éclairé.

Chrétiens & les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur leur compte ; c'étoient des magiciens & des idolâtres *, eux, dont le culte étoit aussi épuré, que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a hésité sur l'unité de Dieu **. Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les astres † ? Dans le sein même de ces religions, il s'est élevé cent sectes différentes, qui, s'accusant les unes les autres d'avoir corrompu leurs dogmes communs, ont inspiré la fureur aux peuples & la modération aux sages. Cependant ces peuples étoient civilisés, & des livres reconnus pour être émanés de la Divinité fixoient les principes de leur croyance. Mais où trouver ces principes, dans un amas confus de fables, qu'une tradition isolée, contradictoire, altérée, dictoit à quelques tribus de sauvages dans la Grèce ?

G 2

LVIII.

* *Tacit. Hist. Lib. V. Fleury Hist. Eccles. tom. I. p. 369 & tom. II. p. 5. & les Apologies de Justin Martyr, & de Tertullien, qui y sont citées.*

** *D'Herbelot, Bibliot. Orient. Artic. ALLAH, p. 100, & Sale's Alcoran Prelim. Disc. p. 71.*

† *Reland. de Rel. Mahomru. part. II. c. 6 & 7.*

Le raisonnement nous aidera peu.

Pensée sur le culte réciproque des sectes Payennes.

LVIII. Le raisonnement nous est ici d'un foible secours. Il est absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulcres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes? Ne connoit-on pas des nations très éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une religion, dont un dogme principal contredit ce témoignage? Cependant si les Dieux du Paganisme avoient été des hommes, le culte réciproque *, que leurs adorateurs leur rendoient eut été bien peu raisonnable, & une tolerance peu raisonnable n'est pas l'erreur du peuple.

Crésus envoie à Delphes.

Alexandre consulte l'oracle de Jupiter Ammon.

LIX. Crésus fait consulter l'oracle de Delphes **, Alexandre traverse les sables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils †. Mais ce Jupiter Grec, ce roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eut-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher?

Deux

* Voyez *Warburton's Divine Legation*, tom. I. p. 270—276.

** *Herodot.* Lib. I.

† *Diodor. Sic.* Lib. XVII. *Quint. Curt.* Lib. IV. c. 7. *Arrian.* Lib. III.

Deux rivaux se disputent l'empire de l'univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux ! Mais si l'un & l'autre ne furent que l'Ether, le Ciel, la même Divinité, le Grec & l'Africain l'auront désignée par les symboles, qui convenoient à leurs mœurs, & par les noms, que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens, ce sont les faits qu'il faut interroger. Écoutons leur réponse.

LX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres; les arts, les loix, tout ce qui élève l'homme au dessus des animaux, ils le dûrent aux Egyptiens. Ces derniers leur apportèrent leur religion, & les Grecs, en l'adoptant, payèrent le tribut que l'ignorance doit au savoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bienfiance, & se rendit sans difficulté après avoir entendu l'oracle de Dodone, qui décida pour le nouveau culte *. Tel est le récit d'*Herodote*, qui connoissoit la Grèce & l'Egypte, & dont le siècle placé entre la gros-

La religion Grecque étoit d'origine Egyptienne.

G 3

fiéreté

* *Herodot.* L. II.

siéreté de l'ignorance & les raffinemens de la philosophie rend le témoignage décisif.

La religion
Egyptienne
allégori-
que.

LXI. Je vois déjà disparoître une bonne partie des légendes Grecques, l'Apollon né dans l'isle de Délos, le Jupiter enséveli dans la Crète. Si ces Dieux habiterent autrefois la terre, l'Egypte & non la Grèce fut leur patrie. Mais si les prêtres de Memphis furent aussi bien leur religion que l'Abbé *Banier* *, jamais l'Egypte ne donna naissance à leurs Dieux. A travers leur métaphysique ténébreuse, la raison luisit assez pour leur faire sentir que jamais homme ne peut devenir Dieu, ni jamais Dieu être transformé en simple homme *. Mystérieux dans leurs dogmes & dans leur culte, ces interprètes du Ciel & de la sagesse déguisèrent, par un langage pompeux, les vérités de la nature, qu'un peuple grossier eut méprisées dans leur majestueuse simplicité. Les Grecs méconnurent cette religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers,

† Dans la *Mythologie expliquée par l'histoire*.

* *Herodot.* Lib. II.

gers , mais le fonds demeura , & ce fonds Egyptien fut par conséquent allégorique *.

LXII. Le culte héroïque , si bien distingué de celui des Dieux dans les premiers siècles de la Grèce, nous montre que les Dieux n'étoient pas des Héros †. Les Anciens croyoient , que les grands

Le culte
heroïque.

G 4

hom-

* Je dois beaucoup , dans ces recherches , au savant *Freret* de l'Académie des Belles-Lettres. Il a donné des ouvertures dans une route , qui paroïssoit vue de tous côtés. Je crois cependant que ses raisonnemens valent mieux , lorsqu'il est question de faits que quand il s'agit de dogmes. Prévenu d'estime pour ce littérateur , je dévorai avidement sa réponse à la chronologie Newtonienne ; mais oserai-je le dire ? il ne répondit point à mon attente. Que lui reste-t-il de nouveau , si vous lui ôtez les principes d'une théologie & d'une chronologie nouvelles , que nous possédions déjà (1) , des généalogies défectueuses & très peu concluantes , quelques recherches minutieuses , sur la chronologie de Sparte , une astronomie ancienne , que je n'entends pas trop bien , & la belle préface de *Mr. de Bougainville* , que je relis toujours avec un goût nouveau ?

† *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres* , tom. XVI. p. 28. &c.

(1) Dans les *Mémoires de l'Acad.* tom. V. XVIII. XX. XXIII.

hommes, admis après leur mort aux festins des Dieux, jouissoient de leur félicité, sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs; leurs chants de louanges * célébroient leur mémoire, & faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion **. Il est vrai que cette dévotion devint insensiblement un culte religieux, mais ce ne fut que très tard, & lorsqu'on identifia ces Héros avec des Divinités anciennes, dont ils portoient le nom, ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homère, on les distinguoit encore. Hercule n'est point un de ses Dieux. Il ne reconnoît Esculape que pour un médecin distingué †, & Castor & Pollux sont pour lui des guerriers morts, & enterrés à Sparte ††.

Système
d'Ephé-
mère.

LXIII. La superstition avoit cependant franchi ces limites, les Héros étoient de-

* Voyez *Mémoires de Littérat.* tom. XII. p. 5. &c.
& *Ezech. Spanheim in Callim.*

** *Homer. Odyss. Lib. XI.*

† *Ibid. Illad. Lib. IV. v. 193.*

†† *Ibid. Lib. V. v. 241.*

devenus des Dieux , & le culte qu'on rendoit aux Dieux les avoit tirés du rang des hommes ; lorsqu'un philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. *Ephémère* le Messénien avança ce paradoxe *. Mais loin d'en appeller aux monumens authentiques de la Grece & de l'Egypte , qui auroient dû conserver la mémoire de ces hommes célèbres ; il va se perdre dans l'océan. Une Utopie méprisée de tous les anciens , une isle de Panchaïe , riche , fertile , superstitieuse , & connue à lui seul , lui offre dans un temple magnifique de Jupiter une colonne d'or , où Mercure avoit gravé les exploits & l'apothéose des héros de sa race †.

G 5

Ces

* *Lactant. Instit. Lib. I. c. XI. p. 62 :*

Antiquus auctor Ephemerus , qui fuit à civitate Messana , res gestas Jovis & cæterorum qui Dii putantur collegit , historiamque contexuit ex titulis & inscriptionibus sacris , quæ in antiquissimis templis habebantur , maximeque in sano Jovis Triphyllii , ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove , titulus indicabat ; in quâ columnâ gesta sua perscripsit ut monumentum esset posteris rerum suarum. Ce récit de Lactance diffère un peu de celui de Diodore.

† *Diodore de Sicile , Lib. V. l. 29, 30. & Lib. VI.*

Ces fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes. Elles ne valurent à leur auteur que le mépris général avec le nom d'Athée *.

LXIV. Enhardis, peut-être par son exemple, les Crétois se vantèrent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur isle, après y avoir longtemps

Il y a sur *Ephémère* une dissertation de Mr. *Fourmont* l'ainé, qui contient des conjectures très hardies, & des emportemens fort plaisans (1). Il sied mal à un jeune homme de mépriser quoique ce soit, mais je ne saurois réfuter cette pièce sérieusement. Celui qui ne voit pas que la Panchaïe décrite dans *Diodore de Sicile* étoit située au midi de la Gédrosie, & à l'occident peu éloignée de la péninsule des Indes, peut croire avec Mr. *Fourmont* que le Golfe Arabe est au midi de l'Arabie heureuse, que le pays de Phank sur le continent est l'isle de Panchaïe, que le désert de Pharan est le plus beau lieu du monde, & que la ville de Pierie en Syrie est la capitale d'un petit canton aux environs de Medine.

* *Callim.* ap. *Plut.* tom. II. p. 880. *Eratosth.* & *Polyb.* ap. *Strab.* Geog. Lib. II. p. 102. 103. & Lib. VII. p. 299. edit. *Casaub.*

(1) *Mémoires de Littérat.* tom. XV. p. 265. &c.

tems régné *. *Callimaque* se montre indigné de cette fiction , & son scholiaste nous en dévoile l'origine **. On avoit écrit sur un tombeau: *Tombeau de Minos fils de Jupiter*. Le tems ou le dessein fit disparoître les mots de fils & de Minos ; on lut *Tombeau de Jupiter* †. Cependant le systéme d'*Ephémère* s'accréditoit lentement malgré ses preuves. *Diodore de Sicile* parcourut la terre, pour rassembler dans les traditions des divers peuples de quoi l'appuyer ††. Mais les Stoïciens , dans leur mélange bizarre du Théïsme le plus pur , du Spinosisme , & de l'idolâtrie populaire , rapportoient ce paganisme , dont ils étoient les zélateurs,

au

* *Lactant.* Instit. Lib. I. c. XI. p. 65. *Lucian.* Timon , p. 34. & Jupit. Frag. p. 701. *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. III. c. 21.

** *Callimach.* Hym. in Jovem, v. 8. & Scholiast. Vet. in loc. edit. Græc.

† Tel est le récit du scholiaste adopté par le Chevalier *Newton*. Mais *Lactance* rapporte l'inscription ZAN XPONOT , ce qui m'a l'air bien plus antique. *Lucien* , car les fables vont toujours en augmentant, nous apprend , que l'inscription portoit que Jupiter ne tonnoit plus , qu'il avoit subi le sort des mortels.

†† *Diodore de Sicile* dans les cinq premiers livres, *passim*.

au culte de la nature brisée en autant de Dieux qu'elle a de faces différentes. *Cicéron*, cet académicien, pour qui tout étoit objection & rien n'étoit preuve, ose à peine leur opposer le système d'Ephémère*.

Ne préva-
lût que
sous l'em-
pire Ro-
main.

LXV. Ce ne fut que sous l'empire Romain, que les idées du Messénien prirent le dessus. Dans le tems qu'un monde esclave décernoit le titre de Dieux à des monstres indignes de celui d'hommes, c'étoit faire sa cour que de confondre Jupiter & Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur nature, & leur puissance étoient égales. Par politique ou par méprise, *Plin* lui-même ne se garantit pas de cette erreur**. En vain *Plutarque* essayait-il de revendiquer la foi de ses ayeux †. Ephémère régna par tout; & les pères de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le paganisme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer? Si les Dieux prétendus ne furent pas en effet

* *Cicer.* de Nat. Deor. Lib. III. c. 21.

** *Plin.* Hist. Natur. Lib. VII. c. 51. & pass.

† *Plut.* de placit. Philosoph. de Isid. & Osirid.

effet des hommes déifiés, ils l'étoient devenus, du moins dans l'opinion de leurs adorateurs; & les pères n'en vouloient qu'à leurs opinions.

LXVI. Allons plus loin; tâchons de suivre l'enchaînement non des faits, mais des idées, de fonder le cœur humain, & de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai, simple, & universel qu'il y a une puissance au dessus de l'homme, le conduisit par degrés à se faire des Dieux, auxquels il eut rougi de ressembler.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre, en occupant l'esprit, affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les sauvages, dont les idées sont bornées aux besoins, & les besoins simplement ceux de la nature, que le sentiment doit être le plus vif, quoiqu'en même tems le plus confus. Le sauvage ressent à tout moment des agitations, qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant & foible, il craint tout, parce qu'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout parce qu'il ne connoît rien. Le mépris bien fondé de lui-même, car la vanité est un ouvrage de la société, lui fait sentir l'ex-

Enchaînement des erreurs.

Sentimens confus du Sauvage.

l'existence d'une puissance supérieure. C'est cette puissance, dont il ignore les attributs, qu'il invoque, & dont il demande des graces, sans savoir à quel titre il en peut espérer. Ce sentiment peu distinct produisit les Dieux bons des premiers Grecs, & les Divinités de la plupart des sauvages, & les uns & les autres n'en furent régler ni le nombre, ni le caractère, ni le culte.

Il adore tout ce qu'il voit. LXVII. Bientôt le sentiment devint idée. Le sauvage rendit son hommage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même. Ce chêne majestueux, qui le couvroit de son feuillage épais, avoit ombragé ses ayeux, depuis l'origine de sa race. Il élevoit sa tête jusqu'aux nues; le fier Aquilon se perdoit à travers ses branches. Auprès de cet arbre altier qu'étoit sa durée? sa taille? sa force? La reconnoissance se joignit à l'admiration. Cet arbre, qui lui prodiguoit ses glands, cette onde claire où il se désalteroit, étoient des bienfaiteurs, qui rendoient sa vie heureuse; sans eux il ne pouvoit subsister, mais quel besoin avoient-ils de lui? En effet sans les lumières, qui nous apprennent, combien la
raison

raison seule est supérieure à toutes ces parties nécessaires d'un système intelligent, chacune d'elles est au dessus de l'homme. Mais privé de ces lumières, le sauvage leur accorda à chacune la vie & la puissance. Il se prosterna devant son ouvrage.

LXVIII. Les idées du sauvage sont uniques parce qu'elles sont simples. Remarquer les qualités différentes des objets, observer celles qui leur sont communes, & de cette ressemblance former une idée abstraite, qui représente le genre, sans être l'image d'aucun objet particulier; font les ouvrages de l'esprit, qui agit, qui se replie sur lui-même, & qui déjà surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive & ignorant ses forces ne fait que recevoir les impressions étrangères: ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, & comme ils sont en eux-mêmes. Le sauvage rencontroit ses Dieux par tout, chaque forêt, chaque prairie en fourmilloit.

Ses idées
sont uni-
ques.

LXIX.

Il combine
ses idées &
multiplie
ses Dieux.

LXIX. L'expérience développa ses idées, car les nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit familiarisé avec un grand nombre d'objets étrangers s'aperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle Divinité supérieure à tous ses Dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe a son existence déterminée à un tems ou à un lieu ; & c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a dû se conduire différemment à l'égard de ces deux manières d'exister, l'une sensible & devant ses yeux, l'autre passagère, métaphysique, & qui n'est peut-être que la succession des idées. La nature commune, différenciée uniquement par le tems, a dû faire disparoître les natures particulières, pendant que celles qui sont distinguées par les lieux ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le Dieu des rivières n'a point attenté sur les droits du Tibre ou du Clitumne *, mais le vent du Sud qui souffloit hier, & celui que nous ressentons aujourd'hui, ne sont l'un & l'autre

* *Histoire de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XII. p. 36. *Plin. Epist. Lib. VIII. Epist. 8.*

l'autre que ce Tyran furieux , qui soulève les flots de la mer Adriatique *.

LXX. Plus on s'exerce à penser, plus on fait de combinaisons. Deux genres sont différens à quelques égards , ils se ressembtent à d'autres : ils sont destinés au même usage, ils font partie du même élément. La fontaine devient rivière , la rivière se perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste océan , qui embrasse toute l'étendue de la terre, & la terre elle-même renferme, dans son sein , tout ce qui subsiste, par un principe de végétation. A mesure que les nations se sont éclairées, leur idolâtrie a dû se raffiner. Elles ont mieux senti combien l'univers est gouverné par des loix générales ; elles se sont plus rapprochées de l'unité d'une cause efficiente. Jamais les Grecs n'ont su simplifier leurs idées au delà de l'eau, de la terre, & du ciel , qui , sous les noms de Jupiter , de Neptune & de Pluton , contenoient & régissoient toutes choses. Mais les

* Hor. Carm. Lib. III. Od. 3.

Neque Auster
Dux inquieti turbidus Adria.

H

les Egyptiens , d'un génie plus propre aux spéculations abstraites, formèrent enfin leur Osiris *, le premier des Dieux, le principe intelligent, qui agissoit sans cesse sur le principe matériel, connu sous le nom d'Isis sa femme & sa sœur. Des gens, qui croyoient à l'éternité de la matière, ne pouvoient guère aller plus loin †.

Génération
& Hierarchie des Dieux. LXXI. Jupiter, le Dieu de la mer & le noir Pluton étoient frères. Toutes les branches de leur postérité s'étendoient à l'infini, & renfermoient toute la nature. Telle étoit la Mythologie des Anciens. Pour des hommes grossiers, l'idée de génération

* Remarquez que cet Osiris & sa sœur étoient les plus jeunes des Dieux. Il avoit fallu aux Egyptiens, un grand nombre de siècles, pour parvenir à cette simplicité (1).

† Le culte du soleil a été connu à tous les peuples. Je dirai ce qui m'en paroît la raison. C'est peut-être le seul objet de l'univers à la fois sensible & unique. Sensible à tous les peuples, de la manière la plus brillante & la plus bienfaisante, il enlevait leurs hommages. Unique & indivisible, les raisonneurs qui n'étoient pas trop difficiles trouvoient en lui tous les grands traits de la Divinité.

(1) *Diodore de Sicile*, Lib. I. c. 8.

nération étoit plus naturelle que celle de création. Elle étoit plus aisée à saisir ; elle supposoit moins de puissance ; on y étoit conduit par des liaisons sensibles. Mais aussi cette génération les menoit à établir une hiérarchie, dont ces êtres libres, mais bornés, ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exerçoient une puissance paternelle sur leurs enfans, habitans de la terre, des airs, & des mers ; & la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses frères, qui lui mérita le titre de Roi des Dieux, & de Père des hommes. Mais ce Roi, ce père suprême, étoit trop borné à tous égards, pour nous permettre de faire honneur aux Grecs de la croyance d'un être suprême.

LXXII. Ce système, tout mal construit qu'il étoit, rendoit raison de tous les effets de la nature. Mais le monde moral, l'homme, son sort, & ses actions étoient sans Divinités. L'éther ou la terre y eut été peu propre. Du besoin de nouveaux Dieux nâquit une nouvelle chaîne d'erreurs, qui s'unissant avec la première, ne forma qu'un même Roman théologique. Je soupçonne que ce système nâquit plus tard. L'homme ne

Dieux de
la vie hu-
maine.

songe guère à rentrer en lui-même, qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

Systèmes
de la liberté & de la
nécessité.

Les anciens
suivirent le
dernier.

LXXIII. Deux hypothèses ont toujours été, & seront toujours. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raison & la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera & à régler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les loix préétablies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe, & lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de son Maître. Ces dernières idées ont pu naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames singulières, qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit partout des Dieux agissans, qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volontés *. Ce n'est pas la

* Je ne suis pas trop content de cet endroit.
Je

la prudence qui inspire à Pandare le dessein de rompre la trêve , & de décocher un trait au cœur de Ménélas. C'est Minerve qui le pousse à cet attentat *. La malheureuse Phèdre n'est point coupable. Venus , outrée des mépris d'Hippolite , allume dans le cœur de cette Reine une flamme incestueuse , qui la précipite au crime & à la mort †. Un Dieu se chargea de chaque événement de la vie , de chaque passion de l'ame , & de chaque ordre de la société.

LXXIV. Mais ces Dieux de l'homme , ces passions & ces facultés généralisées , & personnifiées de cette manière n'avoient qu'une existence métaphysique & trop peu sensible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les Dieux de la nature , & c'est ici que l'allégorie imagina mille rapports fantasques , car l'esprit veut au moins une apparence

Union des
deux espèces
de
Dieux.

H 3

de

Je donne la meilleure raison que j'ai pu trouver. Mais il me semble que dans ces premiers siècles , on eut dû être guidé par le sentiment , & le sentiment est tout entier du côté de la liberté.

* *Homer. Iliad. Lib. IV. v. 93. &c.*

† *Euripid. Hippol. act. I. v. 40.*

de vérité. Il étoit naturel que le Dieu de la mer le fut des matelots. L'expression figurée de cet œil, qui voit tout, de ces rayons, qui percent les airs, pouvoit aisément faire du soleil, un habile prophète, & un archer adroit. Mais pourquoi la planète Vénus est-elle mère des amours ? pourquoi s'élève-t-elle de l'écume des flots ? Laissons ces énigmes aux devins. Aussi-tôt que les départemens des Dieux de la nature humaine furent établis, ils durent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur & aux passions, au lieu que les Dieux physiques, qui n'avoient point acquis d'attributs moraux, rentrèrent insensiblement dans le mépris & dans l'oubli. Aussi n'est-ce que dans l'antiquité la plus reculée que je vois fumer les autels de Saturne *.

Les Dieux
ont des pas-
sions hu-
maines.

LXXV. Les Dieux s'intéressent donc dans les affaires humaines. Il ne se passe rien dont ils ne soient les auteurs. Mais sont-ils les auteurs du crime ? Cette conséquence nous effraye : un payen n'hésitoit

* J'entens chez les Grecs ; son culte se conserva longtems en Italie.

toit point à l'admettre, & ne pouvoit en effet hésiter. Les Dieux inspiroient souvent des desseins vicieux. Pour les suggérer, il falloit les vouloir, & même les aimer. Il ne leur restoit pas la ressource d'un petit mal permis dans le meilleur des mondes possibles *. Ce mal n'étoit pas seulement permis, il étoit autorisé, & d'ailleurs les différentes Divinités, bornées à leurs départemens particuliers, étoient très indifférentes à un bien général, qu'elles ne connoissoient point. Chacune suivoit son caractère, & n'inspiroit que les passions qu'elle ressentoit. Le Dieu de la guerre étoit fier, brutal, & sanguinaire; la Déesse de la prudence, sage, retenue, peu sincère; la mère des amours aimable, voluptueuse, emportée dans ses caprices; la ruse & la souplesse convenoient au Dieu des marchands; & les cris des malheureux flatoient l'oreille du Tyran soupçonneux des morts, du noir Monarque des enfers.

* Fontenelle dans l'Eloge de Mr. Leibnitz.

Ils ont des
préférences
ces.

LXXVI. Un Dieu père des hommes
l'est de tous également. Il ne connoît
ni la haine, ni la faveur. Mais les Di-
vinités partiales doivent avoir des favoris.
Ne distingueront-elles pas ceux dont le
goût est conforme au leur? Mars ne
peut qu'aimer ces Thraces, dont la
guerre est l'unique occupation *, & ces
Scythes dont la boisson la plus déli-
cieuse est le sang de leurs ennemis **.
Les mœurs d'un habitant de Cypre †
ou de Corinthe, lieux, où tout respi-
roit le luxe & la mollesse, devoient
plaire à la Déesse des amours. La re-
connoissance se joignoit au goût. Des
sentimens de préférence étoient dûs à des
peuples

* *Herodot. Lib. V. c. 4. 5. Meziriac, Comm.*
sur les Epitr. d'Ovide, tom. I. p. 162.

** *Ibid. Lib. IV. c. 64. 65.*

† Mr. de Vaugelas m'apprend que lorsqu'il s'agit
de l'antiquité il faut toujours dire Cypre, quoique le
nom moderne soit Chypre (1). Je vois que M. M.
de Fenelon (2) & de Vertot (3) ont fait cette dis-
tinction.

(1) *Rem. de Mr. de Vaugelas sur la langue Fran-
çoise*, tom. I. p. 102. 103.

(2) Dans le *Telemaque*.

(3) Dans son *Hist. de Malthe*.

peuples , dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs Dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines , qui expiroient sur l'autel de Mars * , ces mille courtisanes qui se dévouoient au temple de Venus ** , toutes ces femmes distinguées de Babylone qui lui immoloient leur pudeur † ,

H 5

ne

* *Herod. Lib. V. c. 4. 5. Minuc. Fel. Octav. c. 25. p. 258. Luc. Pharf. Lib. I. Lactant. Lib. I. c. 25.*

** *Strab. Geog. Lib. VIII. p. 378.*

† *Herod. Lib. I. c. 199.*

Elles étoient tenues à se prostituer une fois de leur vie au premier venu , dans le temple de Venus. Mr. de Voltaire , qui leur impose cette obligation une fois tous les ans , la traite de fable insensée (1). Cependant Hérodote avoit voyagé sur les lieux , & Mr. de Voltaire a trop lû l'histoire , pour ignorer combien de triomphes pareils la superstition a remportés sur l'humanité & sur la vertu. Que pense t-il d'un acte de foi ? Je préviens sa réponse. Au reste j'ignorais que Babylone fût la ville de l'univers la mieux policée. Quinte Curce la dépeint comme la plus licencieuse ; Bérofe le Babylonien se plaint lui-même que ses concitoyens , franchissant toutes les barrières de la pudeur

(1) *Oeuvres de Voltaire, tom. VI. p. 24.*

ne pouvoient qu'attirer à ces divers peuples, la faveur la plus distinguée de leurs protecteurs. Mais comme les intérêts des nations ne sont pas moins opposés que leurs mœurs, il falloit que les Dieux adoptassent les querelles de leurs adorateurs. "Quoi ! voir avec patience
 " que cette ville qui m'élève cent tem-
 " ples succombe sous le fer d'un con-
 " quérant ? Ah ! plutôt ! "
 C'est ainsi que chez les Grecs, une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les Dieux. Troye bouleversa le Ciel. Le Scamandre vit briller l'Egide de
 Leurs quér-
 relles. Minerve, il fut témoin de l'effet des flèches sorties du carquois d'Apollon ; il sentit le redoutable trident de Neptune, qui soulevoit la terre sur ses fondemens. Quelquefois les arrêts inévitables du Destin rétablissoient la paix *. Mais le plus souvent les divers Dieux convenoient mu-

deur, vivoient à la manière des bêtes, & le scholiaste de *Juvenal* nous fait sentir que de son tems ils n'avoient point dégénérés (2).

* *Mythol.* de *Banier*, tom. II. p. 487. *Ovid.* *Metam.* Lib. XV.

(2) *Quint. Curt.* *Gest. Alex.* Lib. V. c. 1. & *Comment.* *Freinsheim.* in loc.

mutuellement de s'abandonner réciproquement leurs ennemis * ; car sur l'Olympe, comme sur la terre, la haine a toujours été plus puissante que l'amitié.

LXXVII. Un culte épuré eut été peu assorti à de telles Divinités. Les peuples veulent des objets sensibles ; une figure qui décore leurs temples, & fixe leurs idées. Il falloit assurément la plus belle de toutes les figures. Mais quelle est cette figure ? Demandez-le aux hommes, c'est sans doute la leur. Peut-être un taureau répondroit-il un peu différemment †. La sculpture se perfectionne pour servir à la dévotion, & les temples se remplissent de statues de vieillards, de jeunes gens, de femmes, & d'enfans, suivant les attributs différens de chacun des Dieux.

Ils ont la figure humaine.

LXXVIII. La beauté n'est peut-être fondée que sur l'usage. La figure humaine n'est belle que parce qu'elle se rapporte si bien aux usages, auxquels elle

* *Eurip.* Hippolit. act. V. ver. 1327. & *Ovid.* Metam. *passim*.

† *Cic.* de Nat. Deor. Lib. I. c. 27, 28.

Ils éprou- elle est destinée. La figure Divine est
 vent les la même ; il faut que ses usages le soient
 plaisirs & aussi , & même ses défauts. De là cette
 les maux génération grossière des Dieux , qui ne
 corporels. composent plus qu'une famille à la ma-
 nière des hommes ; de là leurs fêtes de
 Nectar & d'Ambrosie , & la nourriture
 qu'ils reçoivent dans les sacrifices *.
 De là encore leur sommeil **, & leurs
 douleurs †. Des Dieux , devenus des
 hommes très puissans , devoient souvent
 visiter la terre, habiter dans les temples,
 se plaire aux amusemens de l'homme,
 assister à la chasse , à la danse , & quel-
 quefois devenir sensibles aux charmes
 d'une mortelle & donner naissance à une
 race de Héros.

Evénemens LXXIX. Dans ces grands événe-
 généraux. mens , où , du jeu d'un grand nombre
 d'acteurs, dont les vues, la situation & le
 caractère différent , il naît une unité
 d'action , ou plutôt d'effet ; c'est peut-
 être

* Voyez les *Césars de Julien* par Mr. Spanheim,
 p. 257. 258. Rem. 876. les *Oiseaux d'Aristophane*
 & *Lucien* presque partout.

** *Hom. Iliad. Lib. I. v. 609.*

† *Ibid. Iliad. Lib. V. ver. 335.*

être dans les seules causes générales qu'il faut chercher la leur.

LXXX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la nature est très différent de celui des Philosophes. Chez elle il y a peu d'effets assez simples, pour ne devoir leur origine qu'à une seule cause; au lieu que nos sages s'attachent d'ordinaire à une cause, non-seulement universelle, mais unique. Evitons cet écueil; pour peu qu'une action paroisse compliquée, admettons y les causes générales, sans rejeter le dessein & le hazard. Sylla se démet du pouvoir souverain. César le perd avec la vie: cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes: avant de devenir les plus puissans des Romains ils en étoient les plus renommés. Auguste les suit de près. Tyran sanguinaire *, d'Auguste. soupçonné de lâcheté, le plus grand des crimes dans un chef de parti †, il parvient au trône, & fait oublier aux républi-

Mélange de causes dans les événemens particuliers.

Elévation d'Auguste.

* Après la prise de Peruse il sacrifia trois cens des principaux citoyens sur un autel érigé à la Divinité de son père. Voyez *Suet. Lib. II. c. 15.*

† *Ibid. c. 16.*

publicains qu'ils eussent jamais été libres. La disposition de ces républicains diminue ma surprise. Egalement incapables de liberté sous Sylla & sous Auguste, ils ignoroient cette vérité sous celui-là : des guerres civiles & deux proscriptions, plus cruelles que la guerre, leur avoient appris, du tems de celui-ci, que la république, affaîée sous le poids de sa grandeur & de sa corruption, ne pouvoit subsister sans maître. D'ailleurs Sylla, chef de la noblesse, combattoit à la tête de ces fiers patriciens, qui vouloient bien l'armer du glaive du despotisme pour les venger de leurs ennemis & des siens, mais non laisser entre ses mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient vaincu, non pour lui mais avec lui : la harangue de Lépide *, & la conduite de Pompée ** font assez sentir que Sylla aima mieux descendre du trône qu'en tomber. Mais Auguste, à l'exemple de César †, ne se servit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mecene,

* *Sallust. fragm. p. 404. edit. Thyf.*

** *Freinsheim. supplem. Lib. LXXXIX. c. 26.*

à 33.

† *Tacit. annal. Lib. IV. p. 109. Sueton. ubi infra.*

cene, Pollion, dont la fortune attachée à la sienne s'évanouissoit dans une aristocratie de nobles, divisés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

LXXXI. Des circonstances heureuses, ^{Ses causes.} les débauches d'Antoine, la foiblesse de Lépide, la crédulité de Cicéron travaillèrent de concert pour lui avec cette disposition générale: mais il faut avouer aussi que, s'il ne fit pas naître ces circonstances, il les employa en grand politique. La variété de mes objets, que ne me permet-elle de faire connoître ce gouvernement raffiné, ces chaînes qu'on portoit sans les sentir, ce Prince confondu parmi les citoyens, ce sénat respecté par son maître *? Choisissons-en un trait.

Au-

* J'attens avec impatience la suite des dissertations sur ce sujet, que Mr. de la Bleterie nous a promises. Le système d'Auguste si souvent méconnu y paroitra destiné jusqu'à ses moindres rameaux. Cet auteur pense avec finesse & une aimable liberté, il discute sans sécheresse, & s'exprime avec toutes les graces d'un style clair & élégant. Peut-être que, Descartes de l'histoire, il raisonne un peu trop à *priori*, & qu'il établit ses conclusions, moins

Auguste , maître des revenus de l'empire & des richesses du monde , distingua toujours son patrimoine de particulier du trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération, qui laissoit à ses héritiers des biens inférieurs à ceux de plusieurs de ses sujets *, & son amour de la patrie , qui avoit abandonné au service de l'Etat deux patrimoines entiers & une somme immense provenue des legs de ses amis défunts †.

Même action cause & effet.

LXXXII. Une pénétration ordinaire suffit pour sentir lorsqu'une action est à la fois cause & effet. Dans le monde moral il y en a beaucoup qui le sont ; ou plutôt , il y en a très-peu , qui ne tiennent

moins sur des autorités particulières que sur des inductions générales : mais ce défaut est celui d'un homme de beaucoup d'esprit.

* Toutes déductions faites de ses legs au peuple & aux soldats, Auguste ne laissa à Tibère & à Livie que *millies quingenties* , trente millions de livres. L'augure Lentulus mort sous son règne possédoit *quater millies* , quatre-vingt millions. Voyez *Sueton. Lib. II. c. 101. Senec. de Benefic. Lib. II.*

† *Quater decies millies* , deux cens quatre-vingt millions. Voyez *Sueton. loc. citat marmor. Ancyran.*

tiennent plus ou moins de la nature de l'une & de l'autre.

La corruption de tous les ordres des Romains vint de l'étendue de leur empire, & produisit la grandeur de la république *.

Mais il faut un jugement peu commun, lorsque deux choses existent toujours ensemble & paroissent intimément liées, pour discerner qu'elles ne se doivent point leur origine l'une à l'autre.

LXXXIII. Les sciences, dit-on, naissent du luxe : un peuple éclairé sera toujours vicieux. Je ne le crois pas. Les sciences ne font point les filles du luxe ; mais l'une & l'autre naissent de l'industrie. Les arts ébauchés satisfont aux premiers besoins de l'homme. Perfectionnés ils lui en trouvent de nouveaux, depuis le bouclier de Minerve de Vitellius † jusqu'aux en-

Les sciences ne viennent pas du luxe.

* V. *Montesq.* *Consid. sur la grand. des Romains* :

“ Je distingue la grandeur de l'empire Romain d'avec celle de la république : l'une consistoit dans le nombre des provinces, l'autre dans celle des citoyens.

† Vitellius envoya des galères jusqu'aux colonnes d'Hercule pour chercher les poissons les plus rares, dont il remplit ce plat monstrueux. Si nous en croyons *M. Arbuthnot*, il conta 765. 625. l. sterl. Voyez *Suet. in Vitellio*, c. 13. *Dr. Arbuthnot's tables*, p. 128.

108 ESSAI SUR L'ETUDE.

entretiens philosophiques de Cicéron. Mais à mesure que le luxe corrompt les mœurs, les sciences les adoucissent; semblables aux prières dans Homère, qui parcourent toujours la terre à la suite de l'injustice, pour adoucir les fureurs de cette cruelle Divinité *.

Conclusion. Voilà quelques réflexions, qui m'ont paru solides sur les différens usages des Belles-Lettres. Heureux si je pouvois en inspirer le goût! J'aurois trop bonne opinion de moi-même, si je ne sentoiss pas les défauts de cet essai, j'en aurois une trop mauvaise si je n'espérois pas, que dans un âge moins précoce & avec des connoissances plus étendues je pourrai me voir plus en état d'y suppléer. On pourra dire que ces réflexions sont vraies mais usées, ou qu'elles sont nouvelles mais paradoxes. Quel auteur aime les critiques? Cependant la première me déplairoit le moins. L'avantage de l'art m'est plus cher que la gloire de l'artiste.

* *Homer. Iliad. Lib. IX. v. 500.*

F I N.



T A.

T A B L E

DES ARTICLES. (a)

	Page
Art. I & II. <i>Idée de l'histoire littéraire</i>	1
— III. <i>Renaissance des belles-lettres. Goût qu'on eut pour elles</i>	3
— IV. <i>On le poussa trop loin</i>	5
— V. <i>Quand-il devenoit plus raisonnable?</i>	6
— VI. <i>Decadence des Belles-Lettres</i>	7
— VII. <i>Grands hommes Littérateurs</i>	8
— VIII. <i>Littérateurs Grands hommes</i>	10
— IX. <i>LE GOÛT. Trois sources de beautés</i>	11
— X. <i>Images artificielles</i>	12
— XI. <i>Les Mœurs des Anciens favorables à la poésie dans l'art militaire</i>	13
— XII. <i>Dans la politique</i>	14
— XIII. <i>Dans la Religion</i>	15
— XIV. <i>Moyens de sentir les beautés</i>	16
— XV. <i>Images artificielles tiennent à l'amour de la gloire</i>	17
— XVI. <i>Et à la nature du sujet</i>	18
— XVII. <i>Contraste de l'enfance & de la grandeur de Rome</i>	19
— XVIII. <i>Art de Virgile</i>	21
— XIX. <i>Les Georgiques</i>	22
— XX. <i>Les Vétérans</i>	23

I 2

Art.

(a) Cette Table ni la suivante ne sont point dans l'édition de Londres.

TABLE DES ARTICLES.

	Page
Art. XXI. <i>But de Virgile</i>	26
— XXII. <i>San succès</i>	29
— XXIII. <i>LA CRITIQUE. Idée de la critique</i>	—
— XXIV. <i>Materiaux du critique</i>	31
— XXV. <i>Opérations du critique</i>	32
— XXVI. <i>La critique une bonne logique</i>	33
— XXVII. <i>Controverse de l'histoire Romaine</i>	—
— XXVIII. <i>Traité entre Rome & Carthage</i>	34
— XXIX. <i>Ce Traité éclairci</i>	35
— XXX & XXXI. <i>Les sujets des Romains</i>	36
— XXXII & XXXIII. <i>Leur marine</i>	38
— XXXIV. <i>Réflexions sur cette dispute</i>	40
— XXXV. <i>La Critique, une pratique sans être une routine</i>	—
— XXXVI. <i>Le Poète peut-il s'écarter de l'histoire ?</i>	42
— XXXVII. <i>La Loi & raison de la Loi. Exemple de Virgile</i>	42
— XXXVIII. <i>Eclaircissements & restrictions</i>	45
— XXXIX. <i>LES SCIENCES NATURELLES</i>	47
— <i>Besoin mutuel des hommes</i>	48
— XL. <i>Liaison de la Physique & de la Littérature</i>	51
— XLI. <i>Avantages des Anciens. Spectacles de l'Amphithéâtre</i>	52
— XLII. <i>Pais où les physiciens anciens étudioient la nature</i>	54
— XLIII. <i>La Grande Bretagne inondée par l'Océan</i>	55
— XLIV. <i>L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE</i>	57
— XLV. <i>Ce qu'il n'est pas</i>	58
— XLVI. <i>Ce qu'il est</i>	59
— XLVII. <i>Le secours qu'il peut tirer de la littérature</i>	60
— XLVIII. <i>L'histoire est la science des causes & des effets</i>	65
Art.	

TABLE DES ARTICLES.

	Page
Art. XLIX. Règles pour choisir les faits	66
— L. Avantages des petits traits	67
— Différence du vice & de la vertu	—
— LI. Le siècle de Tibère, le plus vicieux de tous	68
— LII. Parallèle de Tacite & de Tite-Live	70
— LIII. Remarques sur une idée de Mr. d'Alembert	72
— LIV. On a fait les hommes trop systématiques ou trop capricieux	—
— LV. Causes générales, mais déterminées	73
— LVI. Système du Paganisme	75
— LVII. Difficulté de connoître une religion	76
— LVIII. Le raisonnement nous aidera peu	78
— Pensée sur le culte réciproque des sectes Payennes	78
— LIX. Ctesus envoie à Delphes	—
— Alexandre consulte l'oracle de Jupiter Ammon	78
— LX. La religion Gracque étoit d'origine Egyptienne	79
— LXI. La religion Egyptienne allegorique	80
— LXII. Le culte héroïque	81
— LXIII & LXIV. Système d'Ephémère	82
— LXV. Ne prévalut que sous l'empire Romain	86
— LXVI. Enchaînement des erreurs	87
— Sentiment vis & confus du Sauvage	—
— LXVII. Il adore tout ce qu'il voit	88
— pourquoi ?	—
— LXVIII. Ses idées sont uniques	89
— LXIX. Il combine ses idées & multiplie les Dieux	90
— LXX. Suite de ses combinaisons	91
— LXXI. Génération & Hierarchie des Dieux	92
— LXXII. Dieux de la vie humaine	93

TABLE DES ARTICLES.

	Page
Art. LXXIII. <i>Systèmes de la liberté & de la nécessité</i>	94
<i>Les anciens suivirent le dernier</i>	—
— LXXIV. <i>Union des deux espèces de Dieux</i>	95
— LXXV. <i>Les Dieux ont des passions humaines</i>	96
— LXXVI. <i>Ils ont des préférences</i>	98
<i>Leurs querelles</i>	100
— LXXVII. <i>Ils ont la figure humaine</i>	101
— LXXVIII. <i>Ils éprouvent les maux corporels</i>	102
— LXXIX. <i>Evénemens généraux</i>	—
— LXXX. <i>Mélange de causes dans les événemens particuliers</i>	103
<i>Elevation d'Auguste</i>	—
— LXXXI. <i>Ses causes</i>	105
— LXXXII. <i>Même action cause & effet</i>	106
— LXXXIII. <i>Les sciences ne viennent pas du luxe</i>	107
<i>Conclusion</i>	108

FIN DE LA TABLE.



TABLE

T A B L E A L P H A B E T I Q U E.

A.

A ction (même) cause & effet	106
d' <i>Alembert</i> , remarque à son sujet	72
Alexandre consulte l'oracle de Jupiter Ammon	78
Amphitéâtre	52
Anciens, leurs avantages	—
Art militaire. <i>Voyez</i> Mœurs,	
Auguste, son élévation	103 & 105

B.

Beautés, moyens de les sentir	16
Belles-Lettres, leur renaissance, &c.	3 & suiv.
— leur décadence	7
Besoin naturel des hommes (la Grande). Bretagne inondée par l'océan	48 55

C.

Causes générales, mais déterminées	73
Crépus/envoyé à Delphes	78
La Critique	29 & suiv.
— est une pratique sans être une routine	41
Consuls	35
Culte des sectes payennes	78
— héroïque	81

D.

Dieux, leur génération & hiérarchie	92
— de la vie humaine	93
— Union des deux espèces de Dieux	95

Dieux, ils ont des passions humaines	96
— des préférences	98
— leurs querelles	100
— ils ont la forme humaine	101
— ils éprouvent les maux corporels	102

E.

<i>Ephémère</i> , son système	82
— ne prévalut que sous l'empire Romain	86
Erreurs, leur enchaînement	87
l'Esprit philosophique	57 & suiv.
— secours qu'il peut tirer de la Littérature	60
Evénemens généraux	102
— particuliers	103

F.

Faits, règles pour les choisir	66
--------------------------------	----

G.

Génération & Hiérarchie des Dieux	92
le Goût	11
Grands hommes Littérateurs	8

H.

l'Histoire Littéraire (idée de)	1
— Romaine	33
— est la science des causes & des effets	65
les Hommes, on les a fait trop systématiques ou trop capricieux	72
— Littérateurs	8 & 10

Ima-

Images artificielles	12
— tiennent à l'amour de la gloire	17
— & à la nature du sujet	18
L.	
de la Liberté & nécessité	94
Littérateurs Grands hommes	10
Littérature & physique, leur liaison	51
Logique, la critique en est une bonne	33
La Loi & la raison de la Loi	42
Luxe, voyez sciences.	
M.	
Marine des Romains	38 & 40
Mœurs des anciens, favorables à la poésie dans l'art militaire	13
— dans la politique	14
— dans la religion	15
N.	
Nature, voyez Physiciens.	
Nécessité, voyez Liberté.	
P.	
Paganisme, son système	75
Physiciens anciens, pais où ils étudioient la nature	54
Physique, voyez Littérature.	
Poésie des anciens, voy. Mœurs.	
Le Poète peut-il s'écarter de l'histoire?	42 & 45
Politique, de même	
R.	
Religion des anciens, voy. Mœurs.	
— difficulté de connoître une Religion	76 & 78
la Religion Grecque, étoit d'origine Egyptienne	79

Religion Egyptienne Allegori- que	80
Romains, leurs sujets	36
— leur Marine	38
Rome, contraste de son enfance & de sa grandeur	19
S.	
Sauvage, son sentiment vis & confus	87
— il adore tout ce qu'il voit	88
— ses idées sont uniques	89
— il combine ses idées & multiplie ses Dieux	90
— ses combinaisons	91
les Sciences ne viennent pas du luxe	107
Sciences naturelles	47
Siècle de Tibère, le plus vicieux de tous	68
Spéctacles de Pamphitèatre	32
Sujets des Romains	36
T.	
Tacite & Tite-Live, mis en parallèle	70
Tibère, voyez Siècle.	
Traité entre Rome & Carthage éclairci	34 & 35
Traits, (petits) leurs avantages	67
V.	
Vice & vertu leur différence	67
Virgile, son art	21
— ses Georgiques	22
— son but	26
— son tactes	29
— exemple tiré de lui	42
les Vétérans	22

